

La diphtongaison romane et la métaphonie : le paradoxe du faible au fort

Michela Russo et Fernando Sánchez Miret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1801>

DOI : 10.4000/rlv.1801

ISSN : 1958-9239

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 161-206

ISBN : 978-2-84292-234-4

ISSN : 0986-6124

Référence électronique

Michela Russo et Fernando Sánchez Miret, « La diphtongaison romane et la métaphonie : le paradoxe du faible au fort », *Recherches linguistiques de Vincennes* [En ligne], 38 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1801> ; DOI : 10.4000/rlv.1801

Michela RUSSO
Université de Paris 8, UMR 7023/CNRS

Fernando SÁNCHEZ MIRET
Université de Salamanque

LA DIPHTONGAISON ROMANE ET LA MÉTAPHONIE : LE PARADOXE DU FAIBLE AU FORT

RÉSUMÉ

Classiquement, la métaphonie consiste dans l'action de la voyelle désinentielle atone sur la voyelle tonique précédente. Les auteurs remettent en question cette vue et posent que les voyelles désinentielles hautes, *-i* et *-u*, ne provoquent pas la diphtongaison de la voyelle tonique dans les langues romanes. L'approche adoptée (phonologie particulière) permet de montrer, par une ionisation phonologique, que cette évolution peut s'interpréter, de même que tout changement spontané, comme une modification de l'interprétation de la sous-spécification segmentale. Ce processus a suivi la déphonologisation de la quantité vocalique en latin tardif. Dans la métaphonie, le nombre et le genre se réalisent parasitiquement sur la voyelle tonique. La marque morphologique interne peut être réduite à un élément, qui est interprété par combinaison avec d'autres matériaux vocaliques. Cet élément agit en bloquant une évolution spontanée (la diphtongaison) dans le vocalisme tonique. L'italoroman se situe donc entre deux types morphologiques : concaténatif et non concaténatif ; il se comporte comme les langues sémitiques à morphologies internes ou à « interdigitation ». Cet article montre que les divers types morphologiques attestés dans les langues peuvent n'être que des modalités de réalisation d'une même organisation sous-jacente. On s'interroge aussi sur les modalités de mise en relation entre une structure abstraite nécessaire (des têtes fonctionnelles ou catégorielles et leurs compléments) et sa réalisation phonologique. La syllabation garantit une réalisation linéaire successive des éléments morphologiques, mais elle est en mesure aussi de provoquer leur co-réalisation, dans un format de fusion. De cette manière, le contenu phonique des morphèmes spécifie l'interprétation de la dépendance structurale.

MOTS-CLÉS

Métaphonie, action du faible au fort, diphtongaison, marquage interne, ionisation phonologique, interdigitation.

1. Introduction

Les processus de diphtongaison des voyelles toniques sont l'un des principaux modes de transformation du vocalisme latin. C'est pourquoi ils occupent une place importante dans les grammaires historiques de la majorité des langues romanes. Les voyelles qui ont le plus diphtongué dans les langues romanes sont Ę et Ő (= /ɛ, ɔ/).

Les voyelles /ɛ, ɔ/ ont diphtongué dans toute la Romània, avec de notables exceptions en sarde et en portugais (p. ex. PĚTRA > port. *pedra*, log. *pedra*). Il n'est pas certain non plus qu'il y ait eu une diphtongaison en catalan. Dans les autres langues, le processus paraît conditionné par des contextes très divers et apparemment non connectés. Nous observons ainsi que dans certaines langues la diphtongaison s'est produite de préférence en syllabe ouverte, comme en italien (toscan) et en français (p. ex. PĚ. TRA > it. *pietra*, fr. *Pierre* vs. HĚR. BA > it. *erba*, fr. *herbe*). En revanche, d'autres langues ont connu une diphtongaison en syllabe ouverte et en syllabe fermée : espagnol, roumain¹, wallon, frioulan et dalmate (p. ex. PĚ. TRA > esp. *pedra*, roum. *piatră* et HĚR. BA > esp. *hierba*, rum. *iarbă*). En provençal la diphtongaison n'apparaît généralement qu'en contact avec un son palatal (p. ex. PĚCTU > *piet*, CERĚSEA > *cirieia*) ; ce type de diphtongaison s'observe aussi en français, en franco-provençal, en rhéto-roman, et dans les dialectes italiens septentrionaux, à l'exception du vénitien (p. ex. PĚCTU > anc. fr. *piz*, CERĚSEA > *cerise*)². Enfin, dans certaines variétés de rhéto-roman et dans de nombreux dialectes italiens, à l'exclusion du toscan, la diphtongaison s'est produite seulement quand la voyelle finale du mot était haute : /i/ ou /u/. L'influence d'une voyelle finale atone sur la voyelle tonique du même mot est appelée métaphonie ; pour cette raison on nomme diphtongaison métaphonique la diphtongaison de /ɛ, ɔ/ dans ces variétés³.

La diphtongaison soulève des problèmes théoriques intéressants auxquels nous tenterons d'apporter des solutions. La recherche en phonétique historique ne s'est généralement pas préoccupée de trouver un mécanisme phonétique susceptible d'expliquer ce changement de manière satisfaisante. Nous pensons qu'il s'agit là d'une faute méthodologique sérieuse (cf. § 1.1).

Les études relatives à la métaphonie dans diverses langues du monde ont généralement mis en évidence ses relations à des domaines extérieurs à la phonétique. Plus précisément, les effets de la métaphonie ont été largement discutés dans des débats théoriques sur la phonologisation (Twaddell, 1957 ; Leonard, 1978 : chap. V) et sur la morphologisation (Dressler, 1985 ; Maiden, 1985 ; Tuttle, 1985a ; 1985b ; Maiden, 1989 ; 1991 ; Russo, 2007 : chap. 5-7 et 12).

1.1. Qu'est-ce que la diphtongaison métaphonique ?

Trop souvent les phénomènes étudiés par la phonétique historique ont été présentés et expliqués à partir des résultats finaux, en laissant de côté la nécessité d'éclairer les processus qui conduisent à ces résultats. De fait nous sommes trop habitués aux lois phonétiques qui résument une histoire complexe par une brève formule. La diphtongaison métaphonique ne fait pas exception. Une formulation canonique de cette loi phonétique est celle que l'on trouve dans la grammaire de Meyer-Lübke (1890 : § 152) :

« Die Schicksale des ϵ sind bedingt durch die folgenden Vokale : vor u, i wird ϵ zu ie bzw. e , vor a, e, o dagegen bleibt es als ϵ . Die Zahl der folgenden Konsonanten ist gleichgültig. Dies findet sich im Neapolitanischen, im Apulischen [...] ».

Dans cette formulation on trouve l'information suivante :

- a) le point de départ / ϵ /;
- b) le point d'arrivée, qui dans ce cas est double : d'une part / $j\epsilon$ / ou / e /, d'autre part / ϵ /;
- c) le contexte phonétique dans lequel apparaît ce double point d'arrivée (voyelles hautes dans un cas, opposées à des voyelles moyennes et basses dans l'autre) ;
- d) la distribution géographique.

La tactique interprétative habituelle pour ce type de textes conduit le lecteur à l'interprétation selon laquelle les voyelles hautes ont provoqué le changement de / ϵ / et qu'elles ont provoqué dans certaines zones la diphtongaison de cette voyelle (/ ϵ / > / $j\epsilon$ /) et dans d'autres sa fermeture (/ ϵ / > / e /). Rien n'est dit du ou des mécanismes qui ont pu produire ces changements.

Dans la littérature consacrée à la diphtongaison métaphonique, les définitions de ce type abondent. On donnera comme exemple cette autre définition, postérieure à celle de Meyer-Lübke :

« Umlaut is the substitution of a phonemically higher vowel (or partially higher diphthong) for a lower vowel, under stress, when the posttonic vowel itself is, or can be inferred to have been at an earlier time, phonemically high » (Leonard, 1978 : 201, n.1).

Comme on peut le noter, cette définition ne manifeste aucun intérêt pour le fonctionnement du processus. De fait, très peu de romanistes se sont intéressés à cet aspect du problème. Le plus important d'entre eux a été Friedrich Schür, auteur qui s'est le plus occupé des processus de diphtongaison dans les langues romanes et qui a aussi prêté attention à l'aspect phonétique. Nous

aborderons plus particulièrement son point de vue sur le rôle joué par la métaphonie dans ces changements.

Dans ses premiers travaux sur le romagnol Schürr concevait la métaphonie comme un phénomène d'assimilation franchissant les consonnes intervocaliques pour affecter la voyelle tonique :

« zeitliche Verschiebung der *i*-Engenbildung des artikulierenden Zungenteiles durch die dazwischenliegenden Konsonanten hindurch bis zur Beeinflußung des Tonvokals » (Schürr, 1918 : 69-70).

Dans ce dialecte italien la métaphonie provoque la fermeture de certaines voyelles (/e/ > /i/, /o/ > /u/, /a/ > /e/) et la diphthongaison d'autres /ε/ > /je/, /ɔ/ > /wo/. Pour expliquer cette différence de résultat (fermeture vs. diphthongaison), Schürr suppose que l'assimilation a affecté /ε, ɔ/ dans une phase où ils diphthongaient. Cela revient à dire que la métaphonie agirait dans tous les cas comme un processus d'assimilation de l'aperture. Dans le cas des voyelles mi-ouvertes /ε/ et /ɔ/ l'évolution phonétique aurait été [ɛ̃ε] > [je], [ɔ̃ɔ] > [wo].

Mais Schürr a changé d'opinion par la suite et proposé une nouvelle manière d'interpréter la relation entre métaphonie et diphthongaison (cf. Schürr, 1936 : 279-280). À son avis l'effet métaphonique de /u, i/ se fonderait sur la montée de la langue en direction du voile ou de la zone antérieure du palais et consisterait en une anticipation (*Vorausnahme*) de la montée de la langue ou de la fermeture caractéristique de la voyelle finale dès le premier moment, c'est-à-dire dès l'attaque de la voyelle tonique. Schürr affirme que les erreurs d'écriture à la machine offrent, dans une certaine mesure, un matériau comparable aux processus qui se produisent dans ces changements. Dans l'écriture à la machine la représentation mentale d'une lettre qui devrait venir plus tard est anticipée et provoque un décalage temporel de l'activité musculaire des doigts. En général cet 'accident' se corrige rapidement, ou bien par la frappe consécutive de la lettre correcte, ou bien (dans les machines à écrire anciennes) par le blocage des barres de la machine. Dans le cas de la diphthongaison métaphonique, Schürr croit que la représentation des voyelles hautes /i, u/ serait anticipée au moment où devrait être articulée la voyelle tonique. Cette anticipation serait favorisée par le surcroît d'énergie et de tension musculaire nécessaire à l'élévation de la langue et à la formation de la fermeture caractéristique de /i, u/.

Cependant, dans le cas des organes articulatoires le contrôle et la correction se produiraient beaucoup plus rapidement que dans l'écriture à la machine. Par conséquent, la tension articulaire et la fermeture affecteraient seulement l'attaque de la voyelle tonique, qui se corrigerait immédiatement. Dans les voyelles /ε, ɔ/ cela donnerait lieu à l'apparition d'un appui vocalique [j, w] : [ʲe, ʷɔ].

Comme on peut le constater, l'explication de Schürri repose sur la synchronisation des mouvements articulatoires nécessaires à la production des différents sons d'un mot. Cet aspect constitue un point central de la recherche en phonétique, dans laquelle il est présent depuis le début. Par exemple, Rousset (1901-1908 : 947) faisait déjà remarquer que dans un tracé kymographique de la séquence française *il a tourné* on pouvait observer l'influence de la voyelle /u/ < ou > sur la voyelle précédente /a/; plus précisément, la ligne qui représente le mouvement des lèvres nécessaire pour /u/ s'active dès le milieu de la durée du /a/.

Une partie de cette recherche phonétique a été centrée sur les phénomènes de coarticulation (cf. Menzerath & Lacerda, 1933; Öhman, 1966; Daniloff & Hammarberg, 1973; Magno Caldognetto, 1980; Recasens, 1987; Farnetani, 1997), qui sont à la base de changements comme la métaphonie. Bien qu'il nous reste encore beaucoup à découvrir sur la coarticulation, les données dont nous disposons aujourd'hui nous semblent étayer quelques aspects cruciaux de l'explication donnée par Schürri (cf. Sánchez Miret, 1998a; 1998b : 178-188). On doit noter que, Schürri tente de résoudre le problème suivant : les voyelles finales hautes /i/, /u/ ont un effet sur le *début* de la voyelle tonique, soit la partie la plus éloignée de la voyelle qui déclenche le phénomène.

Il est probable que Schürri ait été conscient de ce que les études phonétiques disponibles à son époque n'appuyaient pas son interprétation. De fait, Schürri donne au terme *Vorausnahme* ('anticipation') un sens *ad hoc* pour son explication. Ce terme avait été défini par Sievers (1901) avec un sens qui ne convenait guère à l'hypothèse de Schürri. Dans le chapitre 23 de son livre Sievers étudie le mélange de différentes articulations et illustre les processus qu'il va étudier à partir des séquences /mi/ et /ku/. Selon ses données, la position de la langue pour l'articulation de /i/ est décelable dès l'articulation de /m/ et la position des lèvres qui caractérise /u/ peut apparaître dès la production de /k/. Cet effet peut se produire progressivement pendant la durée des consonnes /m/ et /k/. Dans ce cas Sievers l'appelle *Eingleiten* ('glissement'). Mais lorsque l'effet est détectable depuis le début des consonnes, Sievers l'appelle *Vorausnahme*. À aucun moment Sievers ne pense que ces effets pourraient se limiter au début du segment, on devrait au contraire s'attendre à trouver la position anticipée pendant toute la durée de la consonne :

« Ebenso gut kann man [...] bei *mi* die Zunge von vorn herein in die *i*-Stellung, bei *ku* desgleichen die Lippen in die Rundungsstellung etc. des *u* bringen und dann diese Elemente der Gesamtstellung bis zum Ende des *m* bez. *k* festhalten, so dass also *m* und *i*, *k* und *u* von Anfang an enger an einander gebunden erscheinen » (Sievers, 1901 : § 471).

Les travaux modernes sur la coarticulation soutiennent expérimentalement l'idée que les effets coarticulatoires sont continus (cf. Recasens, 1987; Magen, 1997, où sont discutées des données qui pourraient indiquer un certain degré de variation dans l'intensité des effets coarticulatoires).

Bien que l'hypothèse de Schürri ait été critiquée à diverses reprises (par ex. Alonso, 1972; Castellani, 1962/1980; 1970/1980), cette partie phonétique de son explication est généralement acceptée dans les travaux qui traitent de ce sujet, elle a même été incorporée au célèbre manuel de linguistique romane de Lausberg (1965-1966). Dans les études de dialectologie italienne où le phénomène a été souvent décrit, la nécessité de vérifier l'explication de Schürri s'est rarement manifestée. Il est cependant étrange que face à l'acceptation générale de cette idée chez les italianistes, le fondateur de la dialectologie italienne, Graziadio Isaia Ascoli, ne l'ait pas acceptée. Dans les célèbres *Saggi ladini*, Ascoli mentionne la remarque faite par Edmund Stengel sur le fait qu'en sur-silvain la diphtongue /je/ apparaissait dans des mots qui contenaient /i/ dans la syllabe suivante.

« L'avvertenza è tutt'altro che inutile, ma può dar luogo ad equivoci. Il dittongo, come certamente ha veduto lo stesso Stengel, non deve punto la sua ragion d'essere alla presenza dell'*i* successivo, poichè esso è l'antico e comune dittongo romanzo, affatto indipendente dalla vocale della sillaba che sussegue. [...] L'*ie* soprasilvano è poi un continuatore che è comune anche all'*e* in posizione, comunanza che ha il suo esatto parallelo nelle continuazioni dell'*o*, senza che mai v'abbiano, pel dittongo, di simili *conditiones sine quibus non*. Bisogna finalmente tener conto anche degli esemplari perduti, o che per varie cause si sottraggono alla osservazione; e ned altro certamente si potrà concludere, se non che l'*i* favorisca la *conservazione* dell'antico dittongo » (Ascoli, 1873 : 15, note 12; italiques dans l'original).

Dans plusieurs travaux antérieurs, les auteurs de cet article ont apporté des arguments contre le point de vue traditionnel, cf. Russo (1995-1996; 2001; 2002; 2004; 2007) et Sánchez Miret (1998a; 1998b).

Pour la diphtongaison on n'a pas encore trouvé d'explication phonétique satisfaisante. Sánchez Miret (1998b) spéculait avec l'idée que les voyelles hautes /i, u/ favoriseraient l'allongement des voyelles toniques /ε, ɔ/, créant un contexte favorable à leur diphtongaison. Cette hypothèse attend encore une confirmation expérimentale, à laquelle Sánchez Miret travaille actuellement. Les études phonétiques nous indiquent que les effets coarticulatoires les plus intenses vont de gauche à droite (cf. Magen, 1997 : 201). Or la métaphonie est un changement de droite à gauche, puisque la voyelle d'où part l'influence assimilatrice est la voyelle finale et que malgré cela la métaphonie est le changement de

coarticulation de voyelle à voyelle le plus répandu (*cf.* un inventaire des diverses assimilations de voyelle à voyelle dans les dialectes italiens dans Sánchez Miret, 1999). Comment expliquer cela ? Il est probable que la fréquence de la métaphonie n'est pas due à des facteurs phonétiques, mais à son rôle dans la morphologie : les voyelles finales /i, u/ sont des marques morphologiques transférées sur la voyelle interne, raison pour laquelle la métaphonie se diffuse et s'installe dans le système.

Certes la perspective phonétique ne nous permet pas d'expliquer tout ce qu'il nous intéresse de savoir sur un changement phonique dans l'histoire des langues romanes. Dans ce type de phénomène interagissent des facteurs internes et externes que l'on peut résumer sous les termes d'intégration au système et d'intégration à la communauté linguistique. Dans l'étude de la métaphonie la combinaison d'une perspective phonétique avec une perspective formelle révèle un autre aspect intéressant du phénomène.

Dans ce qui suit nous analyserons à partir d'un texte salentin médiéval la diphtongaison dite métaphonique, conditionnée, que nous confronterons à la diphtongaison dite spontanée ('toscanne'), non conditionnée, telle qu'elle se rencontre dans les anciens vulgaires italiens. Après avoir montré le caractère spontané de la diphtongaison métaphonique, nous proposerons une explication formelle unifiée pour ces deux types de diphtongaison.

2. La rédaction salentine du *Libro di Sidrac*

Le *Libro di Sidrac* salentin, texte médiéval analysé ici (dorénavant *Sidrac*), remonte aux dernières décennies de la première moitié du xv^e siècle (a. salent. 1450 env.). Il ne présente que peu de données spécifiquement salentines : la diphtongaison dite 'conditionnée' de Ő en *ue* en position tonique. La diphtongaison conditionnée de Ě tonique, la fermeture métaphonique de Ĩ, Ē et de Ů, Ō toniques ainsi que la confusion entre -U et -O finaux ne sont pas des phénomènes spécifiques au salentin, mais sont partagées par d'autres dialectes méridionaux.

Précisons que dans la suite, lorsque nous parlons de métaphonie, nous nous référons à la fermeture de /e, o/ en [i, u] sous l'effet de -U[M] ou -Ī finaux latins et que lorsque nous parlons de diphtongaison conditionnée nous nous référons à la diphtongaison de /ε, ɔ/ en [je, we] dans les mêmes contextes. La combinaison de la diphtongaison 'conditionnée' et de la fermeture métaphonique, ainsi que le vocalisme post-tonique final situent plutôt le *Sidrac* dans le nord du Salento, dans le brindisien, et plus précisément dans une variété septentrionale du salentin exposée à des influences apuliennes. La région d'origine du copiste est une zone des confins apulo-salentins. Les influences se signalent

par quelques indices spécifiques :

a) la réduction de la diphtongue métaphonique à [u], comme dans *fuco* 14v 43 et *lughì* 21v 10 (§ 2.1.2), caractéristique de la zone apulienne septentrionale où la diphtongue est accentuée sur le premier élément ;

b) la diphtongaison décroissante, *beiga* ‘bega/querelle’ 19v 19 et *feimina* ‘femmina/femme’ 54v 22 (§ 3.2) ;

c) l’affaiblissement des voyelles finales : *starà morte xxxx hore* 48r 23 ‘morto (mort)’.

On trouve dans le *Sidrac* un trait étranger à la variété brindisienne : le vocalisme sicilien des exemples avec fermeture non conditionnée, non réductibles ni à des latinismes, ni à des contextes métaphoniques (celles qui ont à l’origine un -U[M] et un Ī final) comme *sule* 12r 8 ‘sole/soleil’ ; *spusa* 19r 20 ‘sposa/épouse’ (§ 3.1.). On connaît le regroupement des voyelles toniques latines à l’oeuvre dans le vocalisme sicilien : /i/ < Ī, Ĩ, Ē; /e/ < Ĕ; /a/ < Ā et Ą ; /ɔ/ < Ō; /u/ < Ū, Ŭ, Ū⁴. En d’autres termes, le vocalisme dit ‘sicilien’ se distingue du vocalisme italien (roman commun, caractérisé par sept voyelles toniques /i, e, ε, a, ɔ, o, u/) par le fait d’avoir seulement cinq voyelles suite à la convergence de /e/ et /i/, et de /o/ et /u/. Mais les exemples de fermeture non conditionnée rencontrés dans le *Sidrac* pourraient bien ne traduire que l’adhésion du copiste à la koiné (§ 3.1.). On pourrait même affirmer que le caractère sporadique des phénomènes de ce type correspond aux limites imposées par les conventions en vigueur dans la koiné. À l’inverse, les phénomènes dialectaux présents (comme la diphtongaison Ō > ue), ont une fréquence élevée. En revanche une influence toscane se révèle dans le caractère intermittent de la métaphonie de Ĩ, Ē et de Ŭ, Ō, de la diphtongaison de Ō en uo (plutôt que ue) et de la diphtongaison de Ĕ en syllabe ouverte (§ 2.1.1.). Quand la diphtongaison conditionnée de Ĕ coïncide avec celle du toscan, on a toujours *ie*, alors qu’en syllabe fermée 85 occurrences de *ie* voisinent avec 406 occurrences de *e* dans les mêmes mots (Sgrilli, 1984 : 16). On peut raisonnablement en déduire que le copiste, tout en percevant si la diphtongue était d’origine méridionale ou toscane, n’a pas tenté d’imiter la diphtongaison littéraire, ni d’occulter systématiquement la diphtongaison locale.

Le vocalisme, rencontré dans le *Sidrac*, que nous avons appelé plus haut ‘brindisien’ est une variation du vocalisme roman comun, avec sept phonèmes vocaliques : /i/ < Ī; /e/ < Ĩ, Ē; /e/ < Ĕ; /a/ < Ā et ą ; /ɔ/ < Ō; /o/ < Ū, Ŭ; /u/ < Ū, parmi lesquels /e/ et /o/ subissent la métaphonie et /e/ et /ɔ/ subissent la diphtongaison ‘conditionnée métaphoniquement’⁵. On doit noter que, à la différence du roman commun, hors des conditions métaphoniques, en brindisien, /e/ et /e/ d’une part, /ɔ/ et /o/ d’autre part convergent dans des réalisations uniques [e] et [ɔ], la différence se retrouvant dans la métaphonie : /e/ → [i], /e/ → [je], /o/ → [u], /ɔ/ → [we]. Il en résulte que dans les lexèmes où les conditions métaphoniques sont absentes, /e/ et /e/ sont neutralisés en /e/, tandis que /ɔ/ et /o/ sont neutralisés en /ɔ/.

2.1. La métaphonie en salentin médiéval

Nous regroupons ici des adjectifs et des substantifs (singuliers et pluriels) présentant des contextes métaphoniques (devant /i, u/ sous-jacents finaux, représentant -Ū[M] et -Ī latins) :

a) des dérivés de masculins de la 2^e déclinaison (y compris les métaplasmes),

b) devant *-I des substantifs et des adjectifs pluriels dérivants de substantifs masculins et féminins de la 3^e déclinaison (comme le f.pl. *raczuni* 15v 34 ou le métaplasme f.pl. *persuni* 3r 31),

c) devant *-I les substantifs pluriels de la 5^e déclinaison (comme *richicci* < ĪTIES 25v 32, 25v 35, 25v 40).

Pour ce qui est des verbes, nous regroupons ceux qui comportent :

a) la désinence ‘métaphonisante’ -ĪS (ou *-ĪS) de la 2^e pers. de l’indic. prés.,

b) le Ī de la 2^e pers. sing. de l’impér.,

c) le Ī de la 1^{re} pers. sing. du parfait.

La métaphonie a clairement une valeur morphologique dans les flexions nominale et verbales. À l’origine, dans les noms et adjectifs, /-u/ issu de -Ū[M] est aussi une désinence de masculin singulier opposée à /-a/ issu de -A, désinence de féminin singulier et, en même temps, voyelle non métaphonisante, et /-i/ issu de -Ī est une désinence de pluriel, soit uniquement masculin (auquel cas elle s’oppose à la désinence féminin pluriel /-e/ issue de -AE, non métaphonisante), soit épïcène (auquel cas elle s’oppose à la désinence singulier épïcène/-e/ non métaphonisante). On sait que les adjectifs de la 1^{re} et 2^e déclinaisons et opposent un masculin (singulier et pluriel) à un féminin singulier et pluriel non métaphonique :

m. sing. *un bueno amico* 11r 15, f. sing. (*mulhere*) *bona* 35r7, m. pl. *li bueni costumi* 16r 23, f. pl. *bone anime* 7v 10.

En revanche, dans les adjectifs de la 2^e classe la voyelle accentuée présente une alternance vocalique entre une forme épïcène au singulier (masculin et féminin), non métaphonisée et une forme épïcène au pluriel, métaphonisée. Ce paradigme épïcène est également caractéristique de nombreux suffixes : -ĔNTE/*-ĔNTĪ, -ŌNE/*-ŌNI, -Ē(N)SE/*-Ē(N)SĪ.

Dans les noms dérivés de la 2^e déclinaison latine l’opposition de nombre est neutralisée ‘métaphoniquement’ : aussi bien -U[M] du singulier que -Ī du pluriel devraient déclencher la métaphonie⁶.

Dans ce texte médiéval, les substantifs féminins de la 3^e déclinaison sont métaphonisés au pluriel seulement s’ils comportent le suffixe épïcène -ŌNE/*-ŌNI

(cf. f. pl. *raczuni, persuni, staiuni*), véhicule actif de la métaphonie dans les paradigmes substantivaux. Mais, outre cette série suffixale, le féminin des substantifs du *Sidrac* semble caractérisé par l'absence de métaphonie, malgré -Ī (*-I):

f. sing. *la nocte* 4v 12 < NÖCTE, f. pl. *quaranta nocti* 21v 8, f. sing. *ad alta voche* 3r 24 < VÖCE, f. pl. *ad alte vochi* 3v 18 ou *nocie* 47v 5 < NŮCE.

Le modèle de la 3^e déclinaison à pluriel métaphonisé, véhiculé par -ŌNE/*-ŌNI, s'étend, pour des raisons morphophonologiques, également de la 3^e à la 1^{re} déclinaison, dans des métaplasmes méridionaux comme *la persone*. Un tel modèle permet, *via* la flexion interne, une plus grande transparence du nombre: *in una sola persone* 6v 8, opposé métaphoniquement au pluriel (*so'*) *tre persuni* 3r 31, avec une opposition métaphonique régulière entre /o/ tonique et -e final métaplastique sing. et /u/ tonique pl.⁷

2.1.1. La diphtongaison de Ę en salentin médiéval

On admet généralement qu'en salentin Ę et Ő latins sont diphtongués par métaphonie en syllabe ouverte et fermée devant -Ī et -Ŭ finaux et qu'ils sont conservés devant -A, -E (-AE) et -O. L'absence de la diphtongue dans certaines formes pourrait être un phénomène purement graphique. Dans quelque cas on peut déceler une volonté de s'opposer à l'usage salentin: présence des diphtongues non conditionnées du toscan ou hypercorrections. Ainsi on trouve dans le *Sidrac*:

Ę > *ie* en présence de -o (< Ŭ) en syllabe fermée:

lo sua tiempo 17v 7; *Lu viento* 5v 4; *l'omo seria sua siervo* 6v 4; *lo talhente del fierro* 15r 5 (mais *occisi per ferro* 7r 16); on trouve *ie* en présence de -Ī (*-I): *li venti* 4v 10, 20v 31, 21r 28, *sua siervi* 9r 5; *le altre viermi* 5r 42; *li dienti* 8r 34, 45v 20; *doy piecci d'osse* 45v 20; *nienti* 'niente/rien' 14r 25; < ĘLLU: *cirviello* 11r 27; *uno vassiello de terra* 17r 34; *vassiello* 17v 1, *lo yagiello de la terra* 4r 10.⁸

Ę > *ie* en présence de -o (< Ŭ) en syllabe ouverte:

quisto sieculo < SAECULUM 4v 15 opposé à *in sempiterna secula* 36v 32 avec paradigme hétéroclite; en présence de -Ī (*-I) *li piedi* 2v 18, 3v 23, 23r 1 opposé à *pede* < PĚDEM 2r 2 (en ancien italien déjà: *pedel-i*)⁹.

Ĕ > *ie* en présence de *-e* (< Ū) en syllabe ouverte :

fiere < FĚRUS, -A 14r 13 *uno fiere dracone*, également en présence de *-e* < I (*lueghi*) *feri* adj.m.pl. 21r 10 opposé à *fere* (< /-e/) adj. f. pl. 45v 34 (en ancien italien déjà : *fiero*, -a).

Les formes apparemment métaplastisées *insiemo* 18v 4 et *insiemi* 187 < *INSĚMEL ‘insieme/ensemble’ trahissent la diphtongue toscane.

Les graphies *cie*, *gie* et *scie* peuvent représenter soit la diphtongue métaphonique, soit la palatalité de la consonne (*cf.* en position atone *nocie* ‘noci/noix’ 47v 5, *pescie* 24r 33 ou *legierimente* 20r 31). On pourrait toutefois attribuer à la métaphonie les cas suivants :

< Ĕ *uno ociello* (-ĔLLU) 14v 33, *pisci ucielli* 45v 7 (mais *aucelli* 14v 30 également avec la diphtongue latinisante en position atone) ; *lo cielo* < CAELUM 2r 32, 4v 2, etc. (mais *in celo* 10r 22), *li cieli* 4v 7 ; *cierto* adv. 6r 6 (mais *certo* adv. 6r 7) ; *ciento* 14v 36 ; *le cientomilia una* 7v 16 ; *Li novicenti anni* 6v 36, *milia cincucenti anni* 7r 3 ; *argiento* 2r 20, 21v 40 (mais *argento* 25v 31) ; *surgienti* subst. 7r 33 ; *uno sugiello* 14r 5 ; *legieri* 38v 39, 45v 1 ; *li nascenti* 49r 19 (mais la graphie < *i* > n’est pas métaphonique dans *surdo allo nascente* 39r 37).

La diphtongue métaphonique dans le remodelage métaplastique *ciecio* < ĆĬĆĚRE 50v 5 doit être exclue en raison de la forme attestée *ciecie* 53v 29 et de l’étymologie de Ĭ. Il faut exclure également la métaphonie de la diphtongue *ie* dans le f.pl. *tocte le sciencie* 5r 1 ; *li gienti* 6r 4 ; *cierco* 47v 20.

En italo-toscan aussi (rappelons que la langue nationale est issue du florentin), le premier élément de la diphtongue a été absorbé par la consonne palatale qui précède : CAECUS > *cieco*, même si dans les anciens vulgaires italiens on trouve encore les graphies *gienero* < ĜĚNERUM (mais it. mod. *genero*) ou *gielo* < ĜĚLU (mais it. mod. *gelo*).

Pour les formes *fiere*, *fieri*, *tieni*, *ritieni*, *lueco*, *piedi*, *nienti*, la diphtongue est attestée même en toscan. À l’inverse, on a *e* en présence de *-a*, *-e* en syllabe ouverte dans d’autres formes (pour lesquelles la diphtongaison serait normale en toscan) : *manera* 4v 38 ; *diverse manere* 5v 8, *ad manera* 6v 8 ; *petra* < PĚTRA 6r 37, *petre* 14r 11 ; *dede* < DĚDIT (mais déjà a. it. *diede*) 27v 16 ; *sede* < SĚDET 12v 39 (mais déjà a. it. *siede*) ; *mele* ‘miele/miel’ < MĚL 46v 26. Même dans les textes toscans médiévaux *mele* est majoritaire face à l’it. mod. *miele*, étant donné que la voyelle d’origine était en syllabe fermée (§ 4.1.) : a.flor. *mele e veleno* (1260-61env., Latini, PoetiDuecentoContini, TLIO), bien qu’on y retrouve aussi *miele* ; *fele* ‘fiele/fiel’ < FĚL 47r 6, comme MĚL, FĚL a donné en toscan *fele* à côté de *fiele* : a. grosset. *non bere mele senza fele* 1268, AlbBresciaVolgAndrGrosseto, TLIO, mais la forme diphtonguée est déjà assez

répandue en ancien italien. La forme *tepida* < TĚPIDA 47r 16 pourrait être littéraire, hypothèse défendue par Rohlf (1966-1969 : § 85), contredite en réalité par le fait que dans les vulgaires anciens cette forme diphtongue, comme le montre le TLIO (au moins en florentin, en toscan et en pratese) : a.flor. *tiepida* (1310env., BencivenniCorsiniBaldini, TLIO)¹⁰.

La conservation de < e > et < o > toniques issus de Ě et Ŏ comme alternative à la diphtongaison conditionnée est un reflet du latin (sauf quelques cas de diphtongaison toscane), de même que *i* et *u* issus de Ĩ et Ū hors métaphonie (§ 2.1.3 et 2.1.5)¹¹.

Le suffixe -MENTU, d'origine savante, résiste à la diphtongaison à l'époque médiévale. Cependant le *Sidrac* comporte de nombreuses diphtongues. Le suffixe diphtongue en fait dans des textes plus dialectaux :

alegeramiento 26r 37, *lo comandamiento* 5v 19, *fondamiento* 33r 29, *guarimiento* 6v 28; *admestramienti* < -*MENTI 44r 21-2; *li sua comandamenti* 5r 1; *grande incantamenti* 3v 23¹².

Le suffixe épïcène -ĚNTE/*-ĚNTĪ semble catalyser la métaphonie en sélectionnant les formes corrélées paradigmatiquement ci-dessous (on ne distingue pas entre emploi adjectival et substantival) :

ardienti et intindienti 5r 3; *credienti* 7r 26; *intindienti* 5r 3; *arditi et valienti* 44r 12 (opposé à *valente homo* 8r 21); *credienti in deo* 7r 26, *credienti* 10r 29 (face à *credenti* m. pl. 38r 24), opposé à (*anima*) *credente* 7r 34; *li morienti* 49r 22; *alli meniscredienti* 11r 6, *li menescredienti* 36v 23 opposé à *uno re meniscredente* 48v 39¹³.

La métaphonie s'insinue de préférence dans les continuateurs de -ĚNTE/*-ĚNTĪ, également à travers des remodelages métaplastiques. L'adj. *contente* est en fait un métaplasme adjectival de la 1^{re} à la 2^e classe et ici -*ĚNTĪ devient véhicule de la métaphonie en créant son champ d'application compact : (*lo re et Sidrac*) *contienti* 3v 4, f. pl. (*quelle anime*) *contienti* 7v 18 opposé à (*ella*) *contente* 8r 2, *chascuno dev'essere contente* 32r 26¹⁴.

2.1.2. La diphtongaison de Ŏ en salentin médiéval

On trouve *ue* en présence de -*u*, -*o* < Ū :

iueco 42v 22 < IŎCUS (face à *ioco* 42v27, cf. a.flor. *giuoco* 1260-61env. Latini, PoetiDuecentoContini, TLIO, mais aujourd'hui *gioco*); *in tale muedo* 14v 4 < MŎDO; *lu duelo* 8r 36; *lo trueno* 20v 26; *lo sueno* < SŎNUS 23r 13

(déjà en ancien italien *suono*); *fuocu* 9r 26 < FŎCUS (déjà a. it. *fuoco*), *si vevano di cue[ro]* < CŎRIUM 33v 15 (déjà dans les anciens vulgaires italiens: a. flor. *cuoio* 2^e moitié du XIII^e siècle, DavanzatiMenichetti, TLIO); *era puestu* (< *PŎSITU sans le nivellement sur PŎNERE observable en toscan; en revanche on a dans les vulgaires italiens aussi *PŎSIT > *puose* et sur ce modèle *rispuose*: a. grosset. 1268, AlbBresciaVolgAndrGrosseto, TLIO) 2r 22; *li tremueti* 20v 15; *uno scuelho* 12v 26; *lu cuerpu* < CŎRPUS 7v 32, 7v 34; *al uestro ballyo* 27r 32; *lo iuellyo intra lo grano* 11r 5¹⁵.

On trouve *ue* en présence de *-i* < \bar{I} (*-I):

li capilli erano luengi < LŎNGUS (et non LŬNGUS, sans 'anaptonèse' toscane devant vélaire) 39r 16 opposé à *longa* 15r 20, *sognare malvasi suenni* 30r 3... *et falli sognare malvasi sogni* 'rêves' 30r 46; *li fuelli* 17r 25 (mais *illu folle* 17r 31); *li trueni* 5r 22, 20v 22, 20v 28 (mais *troni* 4v 41)¹⁶.

La diphtongue *ue* est presque toujours présente dans les trois continuateurs de LŎCUS, FŎCUS, BŎNUS, -A: *in uno lueco* 4v 1, 23r 28 (déjà en ancien it. *luogo*); < -I: *quisti luegy* 8r 35, *lo bueno deo* 3r 40, *li bueni angeli* 5r 18 opposé à *bone anime* 7v 10, *bone dopne* 35r 19¹⁷.

Les graphies intermédiaires *loeco de inferno* 15r 23, *in loeco de deo* 18r 20 indiquent l'allongement graduel à partir de /ɔ/ avant d'arriver à *ue*, tandis que l'accent sur l'élément initial de la diphtongue est signalé par la graphie réduite: *in que' lughì* 21v 10. On observe un cas de réduction: *si gecta intro nel fuco*. 14v 43 (face à *ipsu s'à giptato intro lo fueco* 14v 43).

La réduction graphique qui s'est produite dans la série vélaire *fuco* 14v 43 et *lughì* 21v 10 indique l'avancement de l'accent sur le premier élément¹⁸.

La tendance au remplacement de la diphtongue *ue* par *uo* dérive de la coïncidence sporadique entre les formes toscanes ou littéraires et les formes dialectales: *de filo di chuoio* 33v 16; *li uomini* 16v 8 < *HŎMĪNĪ; *Li mya huomini* 26r; *huova* 47v 6; *suoy* 56v 25 < *SŎI; *li buoni* 11r 1. Devant \bar{I} la diphtongue métaphonique est normale, comme en toscan la diphtongue spontanée.

Les adjectifs de la 2^e classe sont régulièrement surchargés quant au genre, sing. (m. et f.) opposé à pl. (m. et f.) et sont commutables (*li homini fuerti* 2r 4 (mais *forti* adj. m. pl. 9r 3) opposé à (*montagna forte* 2r 3; *forte malatie* 8v 17 (avec le pluriel analogique *-e*, fréquent dans les adjectifs féminins de 2^e classe et dans les noms féminins de la 3^e déclinaison, cf. *le gran tosse* 5r 22).

En revanche, on trouve *o* en présence de *-a*, *-e*, *-i*, *-o* (/o/), *-o* (/u/) dans d'autres formes (pour certaines desquelles la diphtongaison serait normale en toscan): *nova* < NŎVUS, -A 32r 5 (en ancien italien déjà *nuovo*, *-a*), *nove* < NŎVEM 7r 26 (la diphtongue est absente en italien ancien et moderne à l'exception de l'ancien siennois: a. sien. *nuove ciento quaranta* 1262, Lettera,

AndreaTolomei, ProsaOriginiCastellani, TLIO); *rota* < RŎTA 50r 34 (déjà en ancien italien *ruota*); *omo* < HŎMO 5r 8 (déjà en ancien italien *uomo*), *omu* 4r 39; *homo* 2r 36 (mais /o/ final); *fore* 5v 28 < FŎRIS ‘fuori/hors’ (dans les anciens vulgaires italiens déjà *fuori* et aussi *fuora* < FŎRAS: a. it. *fuori* GiacLentiniAntonelli, TLIO et a. flor. *fuora* avant 1292, GiamboniFioreRettoricaSperoni, TLIO); *coche* < CŎQUIT 33r 25 (mais dans les vulgaires italiens déjà *cuoce*: a. lucch. milieu du XIII^e siècle, BonagiuntaOrbicciani, RimatoriZaccagnini-Parducci, TLIO); *uno ovo* < *ŎVUM, -A 19v 39 (déjà en ancien italien *uovo*, -a)¹⁹.

Quant au système verbal, on trouve les diphtongues *ue* et *ie* à la 2^e pers. sing. de l’indic. prés., en présence de ĪS final :

lo pòy stroviare et non lo struevi 26r 13 opposé à *strova* 27v 10; *Sidrac*, *priendi* 3v 38; *te la viesti* 52r 19; *si tu la fieri* ‘la ferisci/tu la blesses’ 53r 34 (mais hors métaphonie *la terra chriepa* < CRĚPAT 20v 17, face à *crepa* 26v 14), *tu li tieni* 26r 39, *cà si tu lo scuoperi* 32r 14 (cf. en toscan: a. grosset. *cuopre* < COŎPERIT: 1268, AlbBresciaVolgAndrGrosseto, TLIO et aussi a. flor. *cuopri* 1310env., Bencivenni, TLIO mais aujourd’hui *copri*, -e), *et retieni* 43r 24, *tu liegi* 43r 24 (cf. a. émil. *tu che liegi* < LĚGIS 1360, BonaféPaganino, TLIO), *quando tu ti lievi* 45r 2 (également dans les anciens vulgaires italiens *lieva* < LĚVIT à côté de *leva* dû à *levare*: par ex. a. tosc. *lieva* 2^e moitié du XIII^e siècle, GuittArezzo, TLIO et ancien italien *si lievi* 1292-93env., DanteVitaNuova, TLIO; la diphtongue apparaît aussi dans les subst. it. *allievo*, *sollievo* et *rilievo*); *priemi bene* 46v 27 (en ancien italien *prieme* < PRĚMIT 1341-42, Boccaccio, Ameto, TLIO et *priemi* 1339-40, BoccaccioTeseida, TLIO), *tu vieni* 50r 18 (aussi ancien italien où on a également *viene* < VĚNIT, cf. TLIOMat). Mais à la 3^e pers. sing. du prés. indic. on observe *e*, *o* en présence de -e: *move* < MŎVIT 9r 16 (mais ancien italien *muove*); *pote* 4r 35; *pòy* < *PŎTET 3r 34 ‘può/il peut’ (-y est paragogique; mais en ancien toscan *puote*: a.flor. 1260-61env. Latini, PoetiDuecentoContini, TLIO, et *può*, d’où *puoi*); *vole* 2v 36 < *VŎLET (déjà dans les anciens vulgaires *vuole* et aussi *VŎLES *vuoli*, d’où *vuoi* analogue à *puoi*: a. tosc. *vuoli* XIII^e siècle, GiacPugliese, TLIO); *more* < *MŎRIT 7r 8 (mais ancien italien *muore*).

Notons que la forme *criepa* appartient aussi aux anciens vulgaires italiens (Castellani, 1865/1980: 123), alors que l’italo-toscan n’a plus que *crepa*. Dans la banque de données de l’OVI on trouve l’a. flor. *criepa* (1292, GiamboniVegezio, TLIO), également dans le *Libro di Sidrach* florentin, texte inédit du XIV^e siècle: (1383, LibroSidrac, TLIO), ainsi qu’en siennois. Pour cette raison, dans le *Sidrac* il pourrait s’agir d’un emprunt toscan. En italien contemporain on observe que la diphtongaison de Ě et Ŏ ne se produit pas dans les mots où

[ɛ] et [ɔ] suivent le groupe obstruante + vibrante : lat. BRĚVEM it. ‘breve/bref’, lat. TRĚMO it. ‘tremo/je tremble’, lat. PRŎBO it. ‘provo/j’essaie’, etc., mais la diphtongaison était normale en ancien italien, au moins jusqu’à la fin du XIV^e siècle : a.flor. (*parlare*) *brieve* (1292, GiamboniOrosio, TLIO), a. it. *di paura tutta triemo* (1335-36, BoccaccioFilostrato, TLIO), a. it. *io pruovo* (1343-44, BoccaccioFiammetta, TLIO). Donc les cas de diphtongaison en syllabe ouverte correspondent fréquemment aux formes toscanes :

fuoco (mais toscan *fuoco*), *chuoio*, *uomini*; *huova* 47v 6; *suoy* < *SŎI 56v 25 (en ancien italien déjà *miei* < MĚI et *tuoi* < *TŎI); *bueno* et *buoni*, *li loro filiuoli* 12r 18, *acaiuolo* 20v 27 et hors contextes métaphoniques également *nuocie* < NŎCET 53r 28 3^e pers. indic. prés. (déjà en ancien italien *nuoce*), *aviene* 8r 19, *maniera* 16r 31, *diviene* 9r 19, *adietro* < AD RĚTRO 48v 23 (déjà en ancien toscan : a.flor. *adietro* 1260-61env., LatiniRetoricaMaggini, TLIO).

À part quelques diphthongues spécifiquement toscanes (*fliuoli*, *huova*, *acaiuolo*, *nuocie*), *uo* n’est pas toujours exclusivement toscan, dans les cas où les conditions de métaphonie coïncident avec la diphtongaison en syllabe libre : *buoni*, *uomini*, *scuoperi*, pourraient illustrer des adaptations de *ue* local à *uo* toscan.

Nous passons à la fermeture métaphonique en *i* et *u*, sous l’effet de *i* et *u* finaux, des voyelles toniques issues de Ě et Ĩ ou Ō et Ū latins.

2.1.3. Fermeture métaphonique de /e/ < Ĩ en salentin médiéval

Dans le livre du *Sidrac*, comme dans les dialectes salentins septentrionaux, les voyelles toniques mi-fermées /e/ (< Ĩ et Ě) et /o/ (< Ū et Ō) se ferment en [i] et [u] en contexte métaphonique. En contexte non métaphonique, /e/ et /o/ salentins septentrionaux se réalisent [ɛ] et [ɔ], s’écartant du modèle napolitain qui prédit [e] et [o]. De même, [ɛ] et [ɔ] sont présents aussi en salentin central et méridional chaque fois que, pour une raison quelconque /e/ et /o/ romans n’ont pas donné /i/ et /u/ (Fanciullo, 1989: 226). Les dialectes salentin centraux et méridionaux suivent fidèlement le modèle ‘sicilien’, comportant deux phonèmes uniques invariants /i/ (< Ě, Ĩ) et /u/ (< Ō, Ū), qui correspondent respectivement à /e/ et /i/ et à /o/ et /u/ du roman comun.

Pour Ĩ en présence de *-u*, *-o* < Ū dans le *Sidrac* on trouve (latinisme et métaphonie coïncident ici) :

né frido né caldo 10v 14, *fridi* 32 39 en présence de *-i* < -Ī (*-I) opposé à *freda complexione* 9v 2 (l’abaissement est présent aussi dans la forme verbale à la 3^e pers. *refreda lo corpo* 15v 24); *nigro* < lat. NĬGRU 4v 21, 4v 26, 15r 35, *li homuri*

nigri 9v 8 opposé à *colere nere* 56r 10 (mais *Le colere nigre* 56v 26); *lo sicco vence l'umido* 13v 14, *sicchi* 33r 1 opposé à *secca* 15v 4, (*herbe*) *secche* 15v 2; *frisco* 3v 10; *lu vitro* 6v 22; *o fueco ch'è pinto al muro* 40v 32, *un pilo* 8r 10, en présence de -i < -Ī (*-I) *pili* 8r 34, 39r 9, *costricto* 12r 30; *spisso* 34v 29 adv.; *lo signo* 33v 32, *tre signi* 32v 38; *infirmi* 7r 23; *capilli* < CAPĪLLI 8r 34, 23r 2, 35v 1, 39r 16 (mais *capelli* 39r 11); *li sua discipuli* < DISCĪPULU 48v 5; *lo ligno* 48r 14 < LĪGNUM (mais *legnyo* 52r 23); *peschie* 24r 33, *nullo peschie* 21r 17, *pesce* 8v 6, 45v 4 (*quillo pesce*), 54v 11 opposé à *pisci* 4r 24, 8v 40, 24r 29, 40v 35, 45v 47, *li pissi* 4r 24 (mais aussi *lo pisce* 8v 5) < PĪSCE/*PĪSCĪ; *firno* 12v 28, 38v 42 (mais *ferme* m.sing. 16r 13 *si tene ferme et duro*) opposé à f.sing. [ella] *ferme* 21r 13, *ferme speranza* 38r 2, *terraferme* 20r 19 (la voyelle -e ne résulte pas nécessairement d'un métaplasme, mais pourrait aussi bien être une restitution erronée des voyelles finales en déclin); *semplce vragia* 46v 27 *semplece* 46v 27 opposé à *simplici homini* 9v 24 < SĪMPLĪCE (de même que l'adv. harmonisé *semplicemente* 9v 2); *vergene* 4r 7 opposé à *quisti cotali so'virgini et pulcelli, che so virgini* de 34v 15; *licito et bono guandangno* 26v 20; *degne (petre)* 15r 24 opposé à *digni* 8v 36; (*le cose innanci*) *decte* 11r 24, mais *in sua dicto* 12r 14 et *in loro dicti* 12r 15, à *dicto quisto* 14v 43, *lu dicto* 2v 14 (mais < *DĪCTU < DĪCERE, donc métaphore analogique); (*viso*) *quillo* < ECCU ĪLLU 2r 5, *quisto paysi* < ECCU ĪSTU 2v 27, *quisti (ydoli)* 2r 21, *quilli* m. pl. 2r.3, *multi de quilli* 2r 10²⁰.

La métaphonie touche aussi les pronoms personnels :

isso < ĪPSU 2v 21, 14v 15, *issi* 33v 15, 4v 12 opposé à *essa* < ĪPSA 5r 29, *senza esse* 33v 6, *esse* 13v 18; et aussi la forme latinisante *ipso* 2r 2, *ipsu* 2v 33; *illo* < ĪLLU 2r 20, *illu* 2v 22, *ill'* 7v 25 (mais *ello* 14r 13, *ell'* 10v 32), *illi* 3r 30 (mais *elli* 2v.6) et *ipsi* 2v 2 opposé à f.sing. *ella* 3v 23, *ell'* 9r 36, *ela* 13r 27, *el'* 52v 30, au pl. *elle* 4v 11, *ele* 21r 37²¹. On remarquera quelque cas d'article défini non aphéretique *illu quale* 2r 39 (mais *ello mundo* 14r 29), *illi codardi* 25r 8 opposé à *ella bona femina* 15v 38, *ella femina* 25r 8²².

Avec *lo consilho* < CONSĪLIU 2v 21 (ou *per sua consilho* 2v 24) on vérifie la convergence entre métaphonie, latinisme et anaphonèse toscane ([i] tonique au lieu de /e/ devant -LJ-, comme FAMĪGLIA it. 'famiglia/famille'). Mais l'hypothèse métaphonique pour *consilho* est validée par l'absence d'anaphonèse et métaphonie dans les féminins suivants : *le loro lengue* 39v 31, *onghe* 'unghie/ongles' < ŪNG(U)LA 45v 14, *infengere* 43v 29. Par anaphonèse le toscan a [i] et [u] à la place de /e, o/ quand Ī et Ū sont suivis par /n/ + vélaire : LĪNGUA it. 'lingua/langue', FĪNGIT it. 'finge/il feint', ŪNG(U)LA.

Le terme *artificio* 52v 13 < ARTĪFĪCE (mais *artefece* 56v 5) est un cas de métaplasme de la 3^e à la 2^e déclinaison.

La métaphonie n'est pas représentée dans le paradigme hétéroclite qui devrait normalement opposer un masculin singulier métaphonique à un féminin pluriel non métaphonique : *un dito* < DĪGĪTU 14v 27, mais aussi *quacru dita* 20r 9 'unité de mesure'. Le couple *lucco/locore* fait exception par son pluriel issu de ŐRA, qui représente à côté de *-a*, l'autre type paradigmatique hétéroclite : *in più locore* 21r 6, *in tocte le locore* 29r 33, mais masculin singulier métaphonique *lucco*.

Les paradigmes hétéroclites qui associent un masculin singulier à un féminin pluriel en *-a* ou en *-e* sont nombreux :

à côté de *dita*, on a *tre granella* 6v 30, aussi en *-e* : *queste granelle* 6v 31, *la granelle* 6r 33 (opposé à *quillo granello*), *piselle* 47r 22 < -ĔLLA, -ĔLLAE; *le comandamente* 15v 33, *soe comandamente* 2r 19; *le vestimente* 39r 13, 43v 16 < -MENTAE; *menbra* 16r 33, 31r 1 (aussi en *-e* : *le sue vene e membre* 15r 31, *le membre* 21r 1, 29r 2, *tocte queste membre* 23r 2, *l'altre membre* 23r 8, *tucte le membre* 26r 29); *l'osse* 5r 26, 23r 9; *le ginochye* 14v 20, *le ienocche* < GENŪCŪLU 32v 31; *in bracza* 27r 3, aussi en *-e* : *ij bracze* 43v.3, *bracce* 54r 16 (opposé à *uno braccio* 14v 26, et *'l braccio* 20r 19); *le mura* 36 17, aussi *mure* 20r 26); *tale grida* 2v 16; *le sue interiore* 32r 33, *et sue interiore so'frede* 32r 37; en -ŐRA aussi *le latora* 28v 14.

Ces formes caractérisées par la fracture de genre à l'intérieur du même lexème, masculin singulier opposé à féminin pluriel, représentent des survivances ou des extensions analogiques des anciens neutres latins dont le sing. -U[M] a été assimilé à un masculin et le pluriel -A à un féminin²³.

L'abaissement de Ī selon les attentes étymologiques est illustré par *necta* 6v 189, (*anima*) 10v 47, (*terra*) *netta* 21v 40, *la domeneca* < DOMĪNĪCA 54r 24, parmi les métaplasmes de la 3^e à la 2^e déclinaison il y a aussi *uno ciccio* < CĪCĪERE 50v 5, mais *cicie* 53v 29 (le *i* est seulement graphique et il est un indice de la palatale précédente), *cennere* sing. < CĪNĪERE 2v 14, 47r 4; *le recche* [< AURĪC (U)LA 32v 32. L'abaissement dans le métaplasme *la lectere* < LĪCTERA est aussi régulier : *l'arte de la lectere* 38r 8 montre un passage de la 1^{re} à la 3^e déclinaison avec *-e* final et une forme métaplastique au singulier non métaphonique.

Le *i* métaphonique est présent dans les 2^e pers. sing. du prés. ind. (en présence de -ĪS final) et de l'impér. (en présence de -Ī) : *bivi* < BĪBĪERE 3v 7 (*bivi ad quisto bichiere*), mais *Yu bevo* < BĪBO 3v 8 et *bebe* < BĪBIT 3v 8, *beve* 9r 18; aussi dans *micti* 6v 3, *la micti* 46v 271 (mais *mecti* 38v 28), *mictili in la sua bocca* 6v 31 opposé à *mecte* < MĪTTIT 15r 4 (ou *vence VĪNCIT* < 3^e pers. sing. 6v 9, en l'absence d'anaphonèse toscane qui donnerait it. 'vince/il vainc'), la base latine et la forme toscane font penser à une fermeture métaphonique normale; *miso* 'messo/mis' 4v 25, *fo miso* 5v 7, *misi* part. 12v 36; en présence de la désinence

des 2^e pers. sing. et pl. de l'imparf. subj. : *ardissi* 28v 29, *avissi* 31r 7, *tu volissi* 22r 24 (mais *potessi* 43r 33) opposé à *avesse* 2r 1, *dicesse* 6r 8 ; des désinences des 2^e pers. sing. et pl. du cond. : *averissi* 28v 30, *diverissi* 36r 12 ; *vuy non vorrissimo* 10v 40 (mais *faresse* 27r 35), la désinence du parf. indic. : *fachisti* 4r 4, etc.

Quant aux restes de la 5^e déclinaison < ĪTIES (sing. -ĪTJ[E]) opposé à pl. *-ĪTJ[Ē]Ī), on trouve dans le *Sidrac* le type méridional originel avec singulier en -e et fermeture métaphonique au pluriel :

sing. *alegrecce* 4r 2, 10v 14, 16r 8 opposé à pl. *l'aligrizzi de la loro vita* 33v 40 ; *rechezze* 38r 30, *la richezze* 17r 5, *adquesta grande richezze* 25v 35, *in sua recchezze* 38r 30 opposé à pl. *de richiczi mundani* 25v 32, *quisti richicci* 25v 35, *li richicci* 25v 40, *richicci sempiternali* 25v 43.

parallèlement à *alegrecza* 19r 40, *questa richezza* 25v 31 et *rechezza* 12v 2, type toscan coexistant avec, et homonyme de la 1^{re} déclinaison²⁴. Ces survivances de la 5^e déclinaison prennent donc les mêmes flexions que les noms de la 3^e déclinaison, avec *e* désinentiel sing./plur. et pluriel métaphonique.

2.1.4. Fermeture métaphonique de /e/ < Ē

On trouve *i* < Ē en présence de -u, -o (< Ū):

priso 2v 18 ; *intiso* 47v 10 ; (à) *offiso* 2v 24 ; *driccto folle* 16v 15 < DIRĒCTUM opposé à *directa* (*costata*) 3r 8, *dericcto è che nuy credamo* 11r 18 (mais *directo* 10v 32) opposé à *dereccta natura* 9v 7 ; *lo re* 2r 5 ; (*uno*) *mese* 29r 19, 45r 24 opposé à *nove misi* 'mesi/mois' 6v 23 < MĒNSE/*MĒNSĪ ; *cum sico* < SĒCUM 9r 16, 17r 9, 25v 35 (mais aussi *nulla de porta seco* 24r 14, *cum tecco* < TĒCUM 26r 39 et *co* (*m*) *meco* < MĒCUM 8v 28) ; *lu piso* 5r 24 ; *contrapiso* 45v 2 ; *venino* 'veleno/venin' 21v 36 avec /n/ étymologique répandu dans le sud (mais *veneno* 3v 7) ; *viro* 46v 14 opposé à *vera* 26r 26 et *oyviro* 18v 30 (mais *vero* 4r 28, *overo* 20v 23, *oyvero* 25r 24)²⁵ ; < ĒMUS (désinence de la 1^{re} pers. pl. du prés. indic. des 1^{re} et 3^e conjuguaisons latines) : *vidimo* 2v 4 ; *avimo intiso* 47v 10 ; *bevimo* 10r 14, etc. ;

mais selon une hypothèse répandue -MUS, 1^{re} pers. plur. de l'indic. des 2^e et 3^e conjuguaisons latines (et par conséquent aussi la 1^{re} pers. du futur) n'ont aucun effet métaphonique : -MOS aurait remplacé -MUS en latin vulgaire (cf. Lausberg, 1965-1966 : § 274) : *ĪMOS de la 4^e conjuguaison se serait ensuite étendu par analogie aux verbes de 2^e et 3^e conjuguaison dans des nombreux vulgaires méridionaux.

On trouve *i* < Ē en présence de -i, -e < I :

nuy siamo prisi 27v 3; *drici* 16v 27, *diricti* 18r 2; *iiij pisi* 46v 33; *debili rini* 25r 4; *li rini* 32v 32; *i* se rencontrent encore dans les 2^e pers. sing. du prés. indic. (en présence de -ĪS) et de l'impér. de la 2^e conjug. (en présence de -Ī): *quillo chi tu de cridi* 35r 27 (opposé à *crede* 3^e pers. sing. du prés. indic. 2r 18; mais aussi *credi* 2r 34, *debi* 22r 23 à la 2^e pers. sing. de l'indic. prés.); *divi* 6r 10; *li divi avere* 22r 24 (mais *tu debi riprendere* 22r) opposé à *ella non deve* 34v 40, *deve* 2r 38; *digi* 3r 9; *vindi* 'vendi/tu vends' 52r 35; les désinences de la 2^e pers. pl. du prés. indic. des 2^e et 3^e conjugaisons latines (et en conséquence les 2^e pers. plur. du futur), fusionnées en -ĒTIS; *aviti* 3r 41; *Viditi* 2v 4; *deviti* 40r 32; *potiti vuy vedere* 7v 37; *prendite* 22v 4, *vuy dicitu* 23r 41 (et les 2^e pers. pl. du futur *averiti* 52r 5, *vorriti* 31v 9); à l'imparf. dans *devivi* 24v 29 'dovevi/tu devais'. (mais *vuy videte* etc. 21v 13).

Une évolution régulière de Ē est illustrée par le f.pl. *mele* 46v 26 et par la 3^e pers. du parf. *preselo* 2r 26.

Le module brindisien des alternances métaphoniques est perceptible aussi dans le suffixe épïcène -Ē(N)SE/*-Ē(N)SĪ, avec alternance paradigmatique de la voyelle tonique: (*si illi so'*) *cortisi* 44r 17, 44r 12 < *-Ē(N)SĪ opposé à f.sing. (*gallina*) *cortese* 46r 9 < -Ē(N)SE.

2.1.5. Fermeture métaphonique de /o/ < Ū

On trouve: *pullo* 33r 13 (mais *pollo* 47r 28); *ritundo* 19v 41 opposé à *ritonda* 53v 22; *stulto* 18r 35; *suczo* et *spaventevele* 4v 26; *ursi* 46v 6; *illu sarà russy* 15v 5; *ructo* 'rotto/rompu' 20r 26, *ructi* m. pl. 2r 8 opposé à (*schere*) *rocte* 44r 27; *tali [scil. l'omo oy la femina] so' corructi* 34v 12 opposé à (*pulcella*) *corrocta* 34v 10; *mundo* 20r 5; *fundo* 45v 1; *profundo* 28v 24; *iurno* 2r 2 < DIŪRNUS, *iurni* 2r 2; *menzoïurno* 34r 23; *convene cu illu sia niuru* < *NĪĞŪRU 15v 4 (mais avec déplacement de l'accent par rapport à la base latine), *niuri* 15r 26 opposé à *colere niore* 32v 27; *piumbo* 25r 3 < PLŪMBUM; *lo satullo* 18r 9; 18r 24 < -ŪLLU (mais *satollo* 31r 39 et *so' satolli* 38r 18); *surdo* 23r 18; 39r 37, *surdi et muti* 39r 26; *quaranta gubiti* < *GŪBĪTU 21v 8; *lu suo curso* 12r 9²⁶.

On remarque aussi le paradigme épïcène des adjectifs de la 2^e classe (même substantivés): *li iuveni* 35r 29, 45r 18, 26 opposé à *la femina iovene* < JŪVENE 32r 32, au m.sing. *lo iovene* 38v 34, *quillo iovene* 38v 36, etc.; l'adj. épïcène *dolce* présente un f.pl. métaphonique régulier: *dulci (parole)* 12r 13, *le vevande dolci* 56r 28 (mais f.pl. *dolci* 46v 26) opposé à m.sing. *dolce coyro* 12r 12.

L'adjectif MŪLTUS/MŪLTA révèle une influence latinisante ou même

une fermeture non conditionnée : *multa freda* 20v 8, *le nubelhe multe grosse* 20r 36, *multu l'à a nnoya* 2r 30, etc.

L'abaissement est normal dans *la sua bocca* < lat. BŪCCA 6v 31, *una torre* < TŪRRE 37r 30 (pl. *TŪRRĪ), *alle forche del fuoco* 36r 5 < FŪRCA, *forno* 49r 16. Il faut noter aussi l'absence de métaphonie pour les féminins pluriels : *nocie* 'noci/noix' 47v 5.

2.1.6. Fermeture de /o/ < Ō

On trouve *u* issu de Ō dans :

li meliori coluri 44v 1 opposé à *bello colore* 44v 8 ; *lu pumo* 5v 26 < PŌMUM et f.pl. *la poma* (*Adamo morse la poma chi li fo vetada*) 7r 5, *La poma* 39r 20 avec métaplasme de genre (du neutre au féminin pluriel) et de déclinaison de la 2^e à la 1^{re} (mais aussi *lo poma* 39r 14 avec article masculin) ; dans les pronoms personnels *vuy* 2v 4, 7v 37, 10v 40, 2v 43 etc. < VŌS, *nuy* 2r 5, 2v 5 < NŌS, où le -s devenu segment palatal [j] a été réinterprété comme morphème du pluriel vocalique ; dans *cunto* 53r 42 ; *merzé et perduno* 9v 26 ; *numi* 37v 7 < NŌMEN 'nomi/noms' (mais *nomi* 24v 31) opposé à *allu sua nome* 2r 44 et *allo nome* 3r 17 (et *noma* verbe 37v 9) ; *sulo* 8r 24 ; *dudici misi*, en présence de -Ī (*-I) 11r 38, *dudeci misi* 32v 36²⁷.

La métaphonie n'est pas représentée dans la forme métaplastisée *octobro* 56v 30 < OCTŌBER (mais la voyelle finale est paragogique et non pas *OCTŌBRU), dans *nove ordini* 6v 23, *dono* < DŌNUM 11r 22, 11r 49 (mot savant), le f.pl. *mele cotoghne dolci* 46v 26 < COTŌNEU et le f.pl. *code* < CŌDAE 47v 4 sont réguliers.

Un autre suffixe apte à véhiculer la métaphonie est -ŌSU/- ŌSA/- ŌSĪ/- ŌSAE, caractérisé par une forte compacité paradigmatique :

serà giusu et alegro 13r 28 ; *coraiuso* 15v 27 ; *curruchuso et malanconoso* 15v 29 ; *pauruso* 54r 11, *paurusi* 16r 10 ; *peluso* 54r 16 ; (*core*) *piatuso* 3r 3, 23v 26, (*Deo*) *piatuso* 26v 17 ; *ontusi et vergognosi* 40r 16 ; *rigulhusi* 44r 13 ; *ascusi* 18v 21, *misericiudioso* 41v 1 opposé à *petra preciosa* 6r 37, *petre pregiose* 17r 35 ; (*bestia*) *venenosa* 42v 1 ; *vitoperosa* 7r 18 ; *pagorosa* 10v 21²⁸.

On sait que dans quelques dialectes méridionaux le suffixe ĘŌLUS/-ĘŌLA évolue en *-JŌLUS/-JŌLA. Il en découle que les termes suivants sont métaphoniques : *rasulo* 45v 22 < *RASJŌLU avec substitution de -JŌLU à -ŌRIU (la base est en fait RASŌRIU avec changement de suffixe), *più filhuli* < *-JŌLU 54r 18 opposé à *filhola* < *-JŌLA 34v 39 et l'allotrope toscan *li loro*

filiuoli < -ĔŎLUS 12r 18²⁹. Mais dans les vulgaires anciens on trouve -ŎLUS > -uolo : a.flor. *figliuolo* (1260-61env., LatiniRetoricaMaggini, TLIO), même si on peut constater, à travers la base de donnée des anciens vulgaires italiens, une réduction de la diphtongue *uo* après consonne palatale déjà au XIII^e siècle et on trouve *figliolo* déjà dans les textes florentins : a.flor. *figliolo* (1264, FioriFilosafiD'Agostino, TLIO). Comme on le voit, avec le *Sidrac* on est en présence d'un modèle parfaitement métaphonique.

Avec -ŎNE/*-ŎNĪ aussi, la métaphonie dispose d'un suffixe qui en assure la diffusion à travers une série d'applications :

li draguni m. pl. 40v 40 ; *gluctuni* 15v 10, 16v 23 ; *montuni* 14v 28 ; *lo iovene garzone* 45r 28 opposé à *tucti li garzuni* 34r 40 ; *ca (m) piuni* 11r 11 ; *uno colhone* 45r 4 opposé à *li colhuni* 45r 7 ; *in quactrū cantuni de l'abergo* 3v 39³⁰.

Pour les substantifs féminins le suffixe épïcène a le même comportement et le paradigme ne change pas :

staione f.sing. 32v 37 opposé à f.pl. *quactrō staiuni* 33r 5 ; *li condiciuni* f.pl. 22r 23 ; *bona complexione* 13v 10, opposé à *complessiuni* 7v 22 ; *la razione* 6v 7 opposé à *li raczuni* 33r 36³¹.

D'autres suffixes sont potentiellement en mesure de véhiculer la métaphonie. Pour le suffixe -ŎRE/*-ŎRI on rencontre les continuateurs suivants :

piscaturi 8v 7 ; *li predicaturi* 11r 7 ; *quisti tentaturi* 40v 2 ; *li governaturi* 26v 30 ; *li confexaturi* 26v 30 ; *navicaturi* 28r 29 ; *lo fiore* 3r 44 opposé à *li fiuri* 5v 3 ; *lu sua signore* 6r 38 opposé à *signuri* 44r 24 ; *alli loro maiuri* 40v 2 opposé à *maiore* 5v 15 (*senza nullo dolore* 6v 20, etc.) ; (*li*) *homuri* 9v 8, 11r 28, *li malvasi homuri* 15r 37³².

Les irrégularités d'application sont dues là encore au modèle lexical toscan, d'où la métaphonie est absente, ce qui restreint le domaine de la métaphonie.

L'extension analogique de la métaphonie aux voyelles hautes dérivées de Ī et Ū étymologiques, avec abaissement de la voyelle tonique, constitue un cas intéressant de morphologisation précoce de la métaphonie. Il s'agit d'alternances métaphoniques inattendues étymologiquement, dans des mots avec /i, u/ toniques issus du lat. Ī et Ū, alors que les continuateurs romans de Ī et Ū sont notoirement réfractaires à la métaphonie. Les abaissement de Ī et Ū étymologiques abondent et s'expliquent en termes morphologiques (et non phonétiques) par l'attraction du processus métaphonique. Il s'agit de l'extension analogique

des alternances métaphoniquement régulières, qui touchent les mots en /e/ mi-fermé et /o/ mi-fermé (< lat. Ī Ē Ū Ō); elle est déclenchée par la fonction morphologique. On rencontre l'ouverture de Ū, Ī toniques dans les cas suivants :

o < Ū: *isso allomina* 27v 29 (mais *lo mundo allumina* 29v 32), *in uno fiome* < FLŪME 35v 35, *fora* 38r 26 'ruba/il dérobe', *nollu* 7r 27, *nome* 3r 37 'nume/dieu', *novole* 23v 2, *L'ono ponte... l'altro* 12v 28, *ono* 6v 31, *recepota* 19v 24, *roppe* 3v 31, *sentoto* 24v 5; *notrica li fancioli* 34v 30, *tucti li fancioli* 35r 31, *digno fanciolo* 37r 8; *e* < Ī *adquesta* 25v 35, *gerano* 28r 23-4, *mese (nome)* '(egli mise/il mit)' 5v 26, *lo mese in carcere* 6r 39, *mesili* 6v 32, *mesero* 2r 3, *promese* 49v 29.

Tous les cas ne correspondent pas à une adaptation métaphonique. Les exceptions (comme *sentoto*, *fancioli*, *novole*, etc.) peuvent aussi être attribuées à des hypercorrections poligénétiques dans les zones où se produit la fermeture métaphonique; mais l'explication métaphonique justifie des formes comme *fiome* opposé à un pluriel *fiumi* et, parmi les formes verbales, pour les parfaits forts comme *mese*, l'ouverture devient morphologiquement fonctionnelle, en permettant de distinguer par la métaphonie les 1^{re} et 3^e pers. sing.

Si des cas comme *ono* peuvent être attribués à l'assimilation graphique, on ne peut en dire autant de formes comme *tocta/tocte* opposées à *tucto/tucti* < Ū it. 'tutto/-a', formes qui relèvent de la métaphonie analogique :

tocta la terra 2r 15, *tocte le cose* 3r 8 opposé à *tuctu lu piso* 5r 24, *tucti quilli* 2v 16³³.

À moins qu'on ne les fasse remonter à une base Ō (comme le fait Sgrilli, 1984: 52-53).

3. Voyelles finales

En salentin septentrional contemporain les voyelles finales se réduisent à trois [a, i, u], alors que le centre et son avancée nord conservent la distinction entre [e] < -ET, -E, -IT et [i] < -ES, -IS, -I. Les noms féminins se terminent ou bien en /-a/ au sing. et en /-e/ au pluriel (noms de la 1^{re} déclinaison latine : *corona* < CORŌNA 11r 9 ou *forche* 36r 5) ou bien en /-e/ au sing. et en /-i/ au pl. (noms de la 3^e: sing. *quella lege* 4v 12 ou sing. *nocte* 4v 12, pl. *nocti* 21v 8 et de la 5^e déclinaison latine : sing. *alegrece* 4r 2 – pl. *aligrizzi* 33v 40), avec une tendance à la neutralisation des pluriels des noms de 3^e déclinaison aussi bien féminins que masculins (m.pl. *furi* 5v 3 et f.pl. *nocti*). La métaphonie intervient morphologiquement dans le cas des voyelles toniques moyennes pour résoudre

l'opacité des voyelles finales, étant donné que la désinence /-i/ représente aussi bien le masculin que le féminin des noms de la 3^e déclinaison.

Mais dans le *Sidrac* il n'y a pas de traces de la neutralisation septentrionale de /-e/ et /-i/ en [i] qui entraîne celle de singulier et du pluriel des noms de 3^e déclinaison, à part le cas suspect sing. *quisto paysi* 2v 27.

Le *Sidrac* distingue nettement /-e/ de /-i/ comme cela se produit dans l'aire linguistique salentine centrale. La rareté de -i face à -e doit être attribuée à l'antigraphie et à une tradition scripturale méridionale qui privilégiait -e (qui représentait souvent un schwa). Dans quelques cas de -e pour -o et pour -i on peut voir un indice d'affaiblissement des voyelles finales (*starà morte xxxx hore* 48r 23 'morto/mort'). Il en découle une fréquence de -e et -o plus élevée que celle de -i, -u.

3.1. Fermeture non conditionnée de \bar{O} , \bar{U} et \bar{E} , \bar{I}

Les processus présentés jusqu'ici illustrent clairement les modes d'application de la métaphonie de 'type brindisien' à l'oeuvre dans le *Sidrac*. Il y a peu de cas de fermeture non conditionnée de \bar{O} , \bar{U} et \bar{E} , \bar{I} toniques en présence de -A, -AE, -E. Pour *u* < \bar{O} en présence de -e on trouve :

sule < SÖLE (pl.*SÖLĪ) 12r 8 : *del sule che scalda la terra* 12r 8 (mais *lu sole* 6v 21); -a, *spusa* 19 r 20 (mais *culla sua sposa* 19r 24), comme *spuso* 19r 20.

Pour *i* < \bar{E} en présence de -a, -i < E :

quisto paysi sing. < lat. PAGĒ(N)SE 2v 27 (qui ne devrait avoir une fermeture métaphonique que pour le -Ī pluriel PAGĒ(N)SĪ), *lo sua paisi* 43r 4, *in uno longo paysi* 19r 25 (mais *lo tuo paese* 43r 7), *pisa* 19r 24, pour \bar{U} *gula* < GŪLA 16v 41.

Mais il est connu que le continuateur italien méridional du latin [PAGĒ(N)SE] présente un [i] tonique (issu du lat. \bar{E}) et non métaphonique dans une vaste zone au vocalisme non sicilien, zone où l'on attendrait [e]. Les explications de cette irrégularité varient : a) fermeture due à un [j] (< lat. -G-) précédent ; b) extension vers le nord d'une forme sicilienne ; c) emprunt du fr. *pays* ; d) méta-plasme avec évolution phonétique régulière PAGĒ(N)SE → PAGĒ(N)SU. Le plus probable est que le type italien méridional *pays*- soit une adaptation du français *pays*, entré en Italie méridionale avec les Normands (Fanciullo 1989: 295), plutôt qu'une forme métaphonisée à partir d'un méta-plasme **paeso*. D'autres cas de fermeture non conditionnée sont recueillis par Sgrilli (1984 : 59-60). Mais on doit écarter l'hypothèse d'un antigraphie sicilien, étant donnée qu'il s'agit de cas presque normaux dans la *scripta* de l'Italie centrale et méridionale.

Une autre possibilité est celle de résidus du vocalisme sicilien, qui s'étendait sur tout le Salento avant d'être restreint à la zone de Lecce. Aujourd'hui, le salentin central se caractérise par l'absence de métaphonie de /e/ et /o/ (< Ō, Ŭ et Ē, Ĩ). À la différence du salentin septentrional (zone d'origine du *Sidrac*), ces voyelles se transforment toujours en /i/ et /u/ selon le schéma tonique sicilien (dans lesquels /i/ et /e/ romans d'une part, /o/ et /u/ d'autre part, convergent). Il est possible qu'il ait existé (comme aujourd'hui, Fanciullo, 1995: 236) un équilibre diasystémique entre salentin central /i/ et /u/ correspondant respectivement au salentin septentrional /i/, [i], [ɛ] et à /u/ [u], [ɔ], là où /e/, /a/, /ɔ/ étaient communs aux deux variantes (septentrionale et centrale). À l'évidence, il existait dans le *Sidrac*, comme en salentin septentrional, deux variantes commutables du */e/ protoroman, [ɛ]- [i] et du */o/ protoroman [ɔ]- [u]; ce qui a d'une part empêché la généralisation de la métaphonie (dans le lexique non suffixé) et d'autre part contribué à la 'desicilianisation' est, hormis les latinismes, l'influence du modèle toscan dépourvu de la métaphonie, avec une réinterprétation de la voyelle tonique.

3.2. Diphtongues voyelles + glides issues de /e/ tonique

Ces diphtongues correspondent à un allongement de la voyelle mi-fermée /e/ : *facuno beiga insieme* 19v 19; *feimina* 54v 22; *amato da feimene* 54v 22 (mais *per femmine* 54v 20, *masculi et femine* 54v 25). Ce phénomène est attribué à l'isochronie syllabique (dans la Romania) par Schürr (1936), qui l'appelle diphtongaison spontanée, par opposition à la diphtongaison métaphonique. Mais Schürr s'appuie sur une équivalence : voyelle longue = diphtongue décroissante, limitée aux syllabes ouvertes. Or le *Sidrac* montre (avec *feimina*) que l'allongement sous forme de diphtongue V + G touchait aussi les syllabes fermées³⁴.

4. Origines de la diphtongaison non conditionnée de /E/ et /O/ en syllabe ouverte

La diphtongaison 'spontanée' de Ě et Ŏ toniques en syllabe ouverte est dite 'toscane' parce qu'elle est caractéristique du florentin et des autres dialectes de la Toscane. Le fait que cette diphtongaison caractérise les mots italiens est un indice de ce que l'italien correspond largement au florentin littéraire du XIV^e siècle. Les exemples les plus anciens de *ie* et *uo* se trouvent dans les chartes latines toscanes. On fait remonter à 761 environ deux formes en *uo* : dans le *Codice diplomatico longobardo*, dans une charte de l'archive archiépiscopale de Lucca (copie contemporaine faite par le rédacteur de l'original,

antérieure à 770 et traitant d'un partage de serfs effectué en 761). On y trouve : *Gudaldo quocho* et *Aurulu russu nepote Uuidaldi de Quosa* < CŌSA (Castellani, 1961/1980 : 88-90). Il s'agit des exemples les plus anciens relevés à ce jour de la diphtongaison romane en italo-toscan. Mais *quocho* pourrait aussi être une métathèse graphique de *coquo* (*choquo*) et *Quosa* pourrait correspondre à une base *QUOSA, bien que CŌSA reste l'étymon le plus probable. Pour *quocho*, la fonction onomastique en renforce la probabilité. On ne peut cependant exclure une hypercorrection qui remplacerait *co* par *quo*, donnant à *quocho* la valeur de *coco*. Analysant d'autres chartes du même rédacteur, Castellani n'a pas trouvé d'autres substitutions entre *qu* et *c*. Il en déduit qu'il pourrait s'agir d'une orthographe correspondant à la prononciation. Aebischer (1944) signale *prope Aqua buona* (983) et *duomui* (999) dans des chartes de Lucca éditées par Domenico Barsocchini³⁵. Mais les exemples sont sujets à caution, Castellani nous apprend que le premier n'existe pas et le corrige en *Aqua bona*. Ce dernier nous fournit un exemple plus assuré de la diphtongue palatale avec *Tiefuli* < **Teufolo*, anthroponyme lombard (l'évolution du germanique *eu* > /e/ est normale), forme attestée en 887 dans le même recueil³⁶. Ce n'est qu'au XI^e siècle que les attestations deviennent plus fréquentes ; pour le IX^e siècle, Castellani (1961/1980 : 90-92) fournit, à partir de documents originaux ou de copies légèrement postérieures :

Lieti < LAETUS (1057, Lucca), *Lieta* et *Liete* [conjointes] (s.l. 1061, Reg. Lucca), in loco *Stiella* (s.l. 1084, Reg. Coltibuono), in loco *Diecumo* (1092, Parrana), Martino *Uuosa* (1033, Lucca), *Guoculi* (s.l. 1034, *Regestum volaterranum*), in terra *Puosi* (1056, Lucca), in loco et finibus *Cuori* < *CŌRE (1077, Prisiano), *Buoni* (1088, Lucca), in *Cretaiuole* (1088, Siena), de duabus partibus est finis terre *Buolli filius Iohannis* (1090, Florence), etc.

De ce qui précède il découle que nous avons deux formes probables de *uo* en 761 et en 770, ainsi qu'une troisième, plus incertaine, en 999, une forme de *ie* en 887, et de nombreuses formes de *ie* ou de *uo* au IX^e siècle. Ces formes suffisent pour qu'on situe la diphtongaison de /e/ et /ɔ/ dans une période antérieure au XI^e siècle (voire antérieure à la 1^{re} moitié du VIII^e siècle). Mais la diphtongaison de /ɔ/ doit avoir cessé avant que AU devienne /ɔ/, étant donné que l'on a jamais *uo* à la place de /ɔ/ dans des mots issus de bases latines en AU. De plus, les chartes toscanes du *Cod. dipl. long.* contiennent des exemples de AU > /ɔ/ dès la 1^{re} moitié du VIII^e siècle. Castellani (1961/1980 : 93) indique, entre autres, *gora* < *GAURA dans un acte original de Pistoia en 726, *Osare* < AUSÈRE dans un autre acte de Pistoia rédigé en 767, ainsi que *o* pour *au* en position prétonique : *Godiosuli* (730, Siena). La monophthongaison de AU en /ɔ/ se serait donc produite vers le début du VIII^e ou la fin du VII^e. Il en découle

que la diphtongaison de /ɔ/ en *uo* (et probablement celles de /ɛ/ en *ie*) devait avoir cessé avant le dernier quart du VII^e siècle. La diphtongue est encore présente dans quelques mots d'origine germanique comme *spuola* (ensuite *spola*) du germ. occ. *SPŌLA (en haut allemand on a \bar{O} > *uo* et \bar{E} > *ie*, à la différence du lombard), *truogo*, *truogolo* (ensuite *trogolo*), lomb. *TRÖG, etc. Les lombardismes comme *truogo* ou *Tiefulo* ne s'expliquent qu'en admettant une diphtongaison toscane encore inachevée dans la première moitié du VII^e siècle. Ces éléments permettent d'établir vers le milieu du VII^e siècle. le *terminus ante quem* pour la diphtongaison de /ɔ/, et probablement aussi pour celle de /ɛ/. Enfin, de nombreux toponymes, trouvés pour la plupart dans des chartes latines des IX^e et XII^e siècle, sont mentionnés par Castellani (1965/1980 : 127). Ces toponymes attestent du caractère indigène, et non importé, de la diphtongaison en Toscane centrale et occidentale : *Siena* < SAENA, *Quosa* < CŌSA (forme existant dès 761), *Liene* < *LAENA, etc. Les données toponymiques contredisent nettement la thèse de Rohlf's (1966-1969 : § 85, 107) et Schürr (1936) sur le caractère non autochtone de la diphtongaison toscane.

4.1. Diphtongaison spontanée en ancien italien : conditionnements florentins

La Toscane ne connaît pas de métaphonie, mais /ɛ/ et /ɔ/ toniques diphtonguent en syllabe ouverte, produisant *ie* et *uo*, et comme on vient de le voir, le phénomène était achevé à la fin du VII^e siècle.

La diphtongaison toscane autochtone de /ɛ/ et /ɔ/ se produit en syllabe ouverte comme le montrent systématiquement les exemples tirés des anciens vulgaires italiens (§ 2.1.1 et 2.1.2) confrontés aux exemples de diphtongaison métaphoniques dans le texte médiéval salentin : CRĒPAT > *criepa/crève*, DĚCEM > *diece/dix*, DĚDIT > *diede/donna*, AD + RĚTRO > *adietro/derrière*, FĚRUS > *fero/fier*, *INSĚMEL > *insieme/ensemble*, PĚDEM > *pede/pied*, PĚTRA > *pietra/pierre*, PRĚMIT > *prieme/presse*, SĚDIT > *siede/assoit*, VĚNIT > *viene*, LĚVAT > *lieva*, CAELUM > *cielo*, BŌNUS > *buono*, CŌQUIT > *cuoce*, COŌPERIT > *cuopre*, CŌRIUM > *cuoio*, FŌCUS > *fuoco*, FŌRIS > *fuori*, IŌCUS > *giuoco*, LŌCUS > *luogo*, *MŌRIT > *muore*, MŌVET > *muove*, NŌCET > *nuoce*, NŌVUS, -A > *nuovo, nuova*, *PŌSIT > *puose*, *PŌTET > *puote*, RŌTA > *ruota*, SŌNUS > *suono*, HŌMO > *uomo*, *OVUM > *uovo*, *VŌLET > *vuole*, etc. On a montré comment MĚL et FĚL produisent des oscillations à l'époque médiévale, à cause de la structure syllabique fermée à l'origine. Un motif semblable peut être décelé pour l'absence de diphtongue dans la forme *sei/six* < SĚX face à MĚI 'miei/miens', la diphtongaison de /ɛ/ et /ɔ/ en syllabe ouverte devait être terminée à l'époque où *s* final s'est yodisé (Castellani, 1965/1980 : 116). L'absence de diphtongue pour

PÖST > *poi* s'explique pour les mêmes raisons, même si l'ancien siennois et l'ancien cortonais possèdent la forme *puoi*, à la différence de la Toscane occidentale : a. sien. *si avevo puoi veduto* (1262, Lettera, Andrea Tolomei, Prosa Origini Castellani, TLIO). Certes, on trouve quelques occurrences rares de *siei* < SĚX à côté de *sei* dans un livre de comptes siennois, comme l'indique le TLIO :

a. sien. *lunedì siei di entrante marzo, per le dette siei some, in siei istaia d'orzo per li ronchini* (1277-1282, Libro MercAstuti, TLIO).

En siennois on rencontre aussi d'autres diphtongues qui sont des exceptions en toscan : *nuove* < NÖVEM (italo-toscan *nove*), *ILLAEI > *liei* (mais italo-toscan *lei*), dans la même lettre siennoise d'Andrea Tolomei (TLIO) et *biene* (1309-10, Costituto Lisini, TLIO) < BĚNE. Mais cette dernière forme existe aussi en ombrien ancien et moderne : a. tod. *biene* (1305, [Statuto Todi], LEI, 5,1047) et en a. it. *biene* (1336env. [Boccaccio Filocolo], LEI 5,1027 ; 1546 [Aretino], LEI 5,1012, mais elle est absente en italien moderne et l'on assiste déjà en siennois du XIII^e siècle au remplacement du type anthroponymique *Biencivenne* par *Bencivenne* (Castellani, 1965/1980 : 126). Mais si l'emploi proclitique du mot BĚNE est responsable de la forme *bene* pour *biene*, avec généralisation de la forme atone à la place de la forme tonique, les formes *lei* et *nove* constituent de véritables exceptions pour l'italo-toscan. Pour *nove* deux hypothèses se présentent : a) le terme pourrait avoir subi l'influence du latin juridique (*ibid.*), plus en Toscane occidentale qu'à Sienne (à Sienne et à Cortona on a des diphtongues pour SĚX, PÖST et *ILLAEI > *liei* (*ibid.*); b) l'absence de diphtongaison de Ö tonique est probablement due à l'intention d'éviter une confusion avec le féminin pluriel *nuove* < NOVAS.

Pour *ILLAEI aussi il existe deux hypothèses : a) il se pourrait que le -I final soit une approximante palatale qui aurait fermé la syllabe, empêchant son allongement ; b) (IL)LAEI est un datif féminin singulier du latin vulgaire (le latin classique avait une forme unique de datif singulier ILLĪ que le latin vulgaire a remplacé par masc. ILLŪI et fém. *ILLAEI qui ont donné avec aphérese initiale 'lui' et 'lei'). Cette forme pourrait être rentrée dans l'usage latin vulgaire alors que le phénomène de diphtongaison spontanée de Ě et Ö était déjà terminé, après le VII^e siècle. (Patota 2007: 59).

Pour les proparoxytons nous avons déjà cité TĚPIDUS > a. it. et it. mod. *tiepido* (la forme *tepido* est rare dans l'ancien vulgaire des premiers siècles, mais cf. a. flor. *tepido* avant 1313, Ovidio Volg Bigazzi [ms. B], TLIO) ; PĚCORA (> a. it. et it. mod. *pecora*) ne diphtongue pas, à l'exception de l'ancien cortonais (qui connaît aussi l'allotrope *biene*) : a. cort. *piecora* et *piecore* (1315-1327, Passara Castellani, TLIO), formes présentes également en a. pérousin (mêmes formes, 1342, Statuti, TLIO). L'absence de diphtongue dans les proparoxytons

serait liée à un allongement de la voyelle tonique moins important que celui de la voyelle en position tonique paroxytone. Il en résulte qu'à l'intérieur de la Toscane orientale le cortonais se distingue : la diphtongaison y fonctionne comme en siennois (avec les cas frappants de *biene, nuove, liei, piecora*), sans exceptions par rapport à la Toscane centrale et occidentale. En outre, en Toscane orientale la zone d'Arezzo San Sepolcro se distingue, par l'interférence entre la métaphonie et la diphtongaison qui est en fait bloquée dans les féminins comme en ancien salentin, même si elle reste limitée à la syllabe ouverte : Castellani (1965/1980 : 128, n. 26) tire d'un texte arétin datant de 1332-1335 (*Libro di Iacopo coiaio d'Arezzo*) les exemples *diedi* opposé métaphoniquement à *dede* et *cuio* (< CÖRIUM 'cuoio/cuir') opposé à *coia*.

Il est possible que les diphtongues arétines soient empruntées (comme le soutient Castellani, 1962/1980 : 144), mais il est également plausible que la condition de blocage de la diphtongaison en présence de -A, -AE (condition probablement alloglotte) se soit superposée en arétin à la diphtongaison généralisée qui se retrouve dans les textes de Cortone, Orvieto et Pérouse à la même époque (1^{re} moitié du XIV^e siècle). Contrairement à ce que soutient Schürr, il est faux que les alternances arétines autorisent à faire de la diphtongaison métaphonique en syllabe ouverte la diphtongaison primitive, restée confinée dans une aire arétine, marginale (cf. Castellani, 1970/1980 : 171). Plutôt qu'une aire marginale, l'arétin est une aire sujette aux influences des aires voisines.

L'allongement des voyelles en syllabe ouverte a produit en toscan une diphtongaison spontanée, sans l'influence externe que défendent Rohlf's et Schürr. Étant croissantes, au moins à l'origine, les diphtongues toscanes issues de Ě et Ŏ latins ne peuvent pas, selon Schürr, résulter d'un allongement vocalique suivi de différenciation. Pour cette raison Schürr fait l'hypothèse que la diphtongaison toscane en syllabe ouverte importée du nord (mais on a vu au § 4 que cette diphtongaison ne doit pas être attribuée à des facteurs externes) serait une extension de la diphtongaison métaphonique. Schürr rejette l'hypothèse d'un ancien allongement de /ɛ/ et /ɔ/ suivi d'une diphtongaison, à cause de la nature croissante des diphtongues *ie* et *wo* ; il admet une diphtongaison conditionnée (métaphonique), attribuant à la métaphonie une nature anticipatoire de /i, u/ finaux, à partir desquels se seraient développées les diphtongues croissantes. Mais on peut douter du caractère assimilatoire de ces diphtongues, qu'il est difficile de ramener à un processus phonologique anticipatif à distance. En termes de phonétique articulatoire il n'existe aucune raison convaincante pour laquelle une voyelle fermée (comme /i, u/) de la syllabe finale devrait déclencher une fermeture de l'attaque du segment vocalique de la syllabe tonique précédente sans modifier le segment vocalique plus proche du déclencheur (§ 1.1). En d'autres termes, il n'y a aucune raison pour qu'un composant de la diphtongue plus éloigné de la voyelle atone finale soit

l'élément le plus fermé. Le principe 'schürrien' d'anticiper *sic et simpliciter* -i final devant /ɛ/ pour obtenir [jɛ] et -u devant /ɔ/ pour obtenir [wɔ] – assignant ainsi à ces diphtongues une origine métaphonique – ne correspond pas à la définition de la métaphonie. De plus, le toscan est dépourvu de l'alternance entre les formes en *ie* et *uo* et les formes en *e*, *o*.

5. Genèse de la diphtongaison : caractérisation formelle

Si la métaphonie est une assimilation par adaptation de la voyelle tonique aux voyelles désinentielles hautes, on ne voit pas comment intégrer les diphtongues métaphoniques dans une échelle d'aperture (Russo 2007). Si l'on considère la métaphonie comme une fermeture d'un degré (= -1), et si l'on admet l'échelle d'aperture du salentin (inventaire phonémique =/u o ɔ a ε e i/; degré 0 = i u, degré 1 = /ε o/, degré 2 = /ε ɔ/, degré 3 = /a/) on ne voit pas comment y intégrer les diphtongues. La fermeture métaphonique d'un degré (= -1) aux timbres de base /ε ɔ/ de degré 2 donne 2-1 = 1 = [e o].

Il n'existe pas de base phonétique ou phonologique qui justifierait la théorie schürrienne sur l'origine métaphonique des diphtongues [jɛ] et [wɔ] ou [wɛ] (que ces diphtongues soient toscanes ou méridionales).

Il existe clairement un point commun aux diphtongaisons méridionale et toscane (spontanée), mais ce point commun n'est pas la métaphonie, c'est l'allongement. Devant l'impossibilité d'interpréter ces diphtongues comme des assimilations que ce soit phonétiquement ou phonologiquement, on soutiendra ici, à l'opposé de Schürri, que pour comprendre les diphtongues dites métaphoniques il faut partir de la diphtongaison spontanée, ou pour l'italoroman de ce qui est à l'origine de la diphtongaison toscane.

Le principe schürrien de l'isochronie syllabique établit une équivalence entre les diphtongues spontanées et les diphtongues décroissantes (d'où découle l'autre équivalence erronée selon laquelle chaque diphtongue croissante aurait une origine métaphonique), ce qui pousse Schürri à ne considérer comme spontanées que les diphtongues décroissantes issues des voyelles mi-fermées /ε, o/. Castellani (1970/1980), sans contrevenir au principe métaphonique des diphtongues croissantes de l'Italie méridionale, défend l'hypothèse du caractère autochtone et non métaphonique de la diphtongaison toscane. Tout en conservant cette hypothèse de Castellani, nous soutiendrons l'idée d'une origine non assimilative des diphtongues méridionales et nous établirons une origine unique pour les diphtongues spontanées du toscan (phénomène indigène) et les diphtongues dites métaphoniques de l'Italie méridionale. Ces dernières sont liées à la diphtongaison spontanée non seulement toscane, mais romane, qui s'est produite lors du passage de la quantité vocalique latine au vocalisme roman.

L'allongement vocalique n'entraîne pas nécessairement l'apparition d'une diphtongue décroissante, qui se produit si la voyelle de départ est mi-fermée (/e/, /o/), mais pas quand la voyelle tonique de départ est mi-ouverte /ɛ ɔ/ (Straka, 1959; Castellani, 1970/1980: 156-157). Les diphtongues dues à l'allongement vocalique ne sont pas toutes décroissantes. On a pu repérer dans le *Sidrac* salentin (cf. § 2.1.2) des graphies intermédiaires qui signalent un allongement vocalique de /ɔ/ : *loeco de inferno* 15r 23, *in loeco de deo* 18r 20. Ces formes se situent entre /ɔ/ et /ue/ > /u/ : /ɔ/ > /oe/ > /ue/ > /u/ et indiquent un allongement graduel de la voyelle tonique /ɔ/, qui produit en ancien salentin [we]; elles n'indiquent pas une assimilation métaphonique de -Ī et -U[M] finaux. La graphie < u > signale non pas une réduction de la diphtongue à [u], mais l'accent sur le premier élément de la diphtongue, donc < u > = [ue], c'est-à-dire le caractère décroissant de la diphtongue, déjà reconnu dans d'autres textes médiévaux méridionaux (cf. Russo 2007: 15-25). L'allongement des voyelles mi-fermées est également repérable dans le *Sidrac*, il produit des diphtongues décroissantes issues de /e/ (§ 3.2): *beiga* 19v 19; *feimina* 54v 22; *feimene* 54v 22, équivalentes à des voyelles longues et certainement indépendantes des voyelles finales. Ici aussi le principe isochronique introduit par Schürr (diphtongue décroissante = syllabe ouverte) s'effondre, puisque *feimina* est un exemple de la diphtongaison décroissante dans une structure proparoxytone et, même dans une syllabe fermée, structure dans laquelle la diphtongaison toscane est évitée (*pecora*). Sur la base d'un allongement commun de /e, ɔ, e, o/ commun au toscan et à l'italoroman méridional, des tendances rythmiques différentes, vers l'isochronie accentuelle dans le sud et vers l'isochronie syllabique en florentin, conduisent naturellement dans le sud à l'occurrence des diphtongues [je] et [we] en syllabe ouverte et fermée, tandis qu'en toscan seule la syllabe ouverte permet l'allongement. La tendance rythmique à l'isochronie accentuelle est représentée par la diphtongaison de /e/ en syllabe fermée dans la phase médiévale (*feimina*). Mais aujourd'hui, dans l'aire apulienne où l'on rencontre ce type de diphtongues, elles sont limitées aux syllabes ouvertes.

L'allongement spontané (et non pas métaphoniques) /e/ et /ɔ/ en [je] et [wɔ] (et leurs succédanés), en italo-toscan et dans le sud, a deux causes: la disparition de la quantité vocalique du latin et la différenciation vocalique concomitante. On sait qu'en latin parlé l'opposition de quantité vocalique avait une valeur distinctive: PĀLUS 'marécage' s'oppose à PĀLUS 'pal', LĒVIS 'léger' à LĒVIS 'lisse', SŌLUM 'sol' à SŌLUM 'seulement', HĪC = 'ce', HĪC 'ici', FŪGIT 'il fuit' et FŪGIT 'il fuit' (parf.).

En latin, toute voyelle simple comportait deux durées, brève et longue et il y avait 10 phonèmes vocaliques (1): Ī = [i] Ī = [i:] Ę = [ɛ] Ę = [ɛ:] Ă = [a] Ă = [a:] Ō = [o] Ō = [o:] Ū = [u] Ū = [u:]

(1) Les 10 voyelles du latin Ĩ Ī Ę Ē Ă Ą Ő Ō Ū Ŭ

	ant		central		post
	non arrondi		long	bref	arrondi
haut	ĩ :				u :
		ɪ			ʊ
mi	e :				o :
		ɛ			ɔ
bas			a :	a	

Les premiers indices de la disparition de la quantité vocalique se trouvent dans des inscriptions pompéiennes (antérieures à 79) : la graphie fréquente < ae > pour Ę, par ex. dans ADVAENTU = ADVĚTU (CIL IV 9573), montre que la monophthongaison de < ae > devait avoir produit une voyelle mi-ouverte [ɛ:], puisque à l'origine la diphtongue /ai/, orthographié < ae >, valait en métrique Ę = /e:/. D'autres indices anciens, toujours à Pompéi, sont : *supstĕnet* pour SUBSTĪNET (4456), qui illustre le nouvel ordre métrique et accentuel, la scansion erronée des vers, par ex. VENEREM avec la première syllabe en arsis (Väänänen 1966: 18 suiv.); en position tonique e pour Ĩ dans 1216 *vecēs* = *vices* et 8259 *pravessimus*.

Dans le contraste longue/brève (Ę/Ē), l'opposition est donnée par le relâchement vocalique : [ɛ/e] = Ę/Ē. L'allongement vocalique est déclenché par la neutralisation du contraste de longueur et de relâchement provoquée par la perte de la quantité vocalique du latin. Dans le cadre d'une phonologie qui utilise des composants monovalents et cumulatifs comme la Phonologie des Particules (|a| apertures, |u| labialité, |i| palatalité), en particulier avec une formulation récente de Schane (2005) sur le rôle de l'aperture exprimée par le composant |a|, on peut affirmer que dans l'opposition voyelle longue/voyelle brève, la brève a une particule |a| supplémentaire. Dans les voyelles brèves cette particule indique précisément le relâchement ou la racine de la langue retractée (2) :

$$(2) \quad [i] = \begin{array}{c} \check{I} \\ V \\ | \\ i \\ a \end{array}$$

|a| - relâchement

Nous pouvons donc exprimer le vocalisme du latin en utilisant ce composant auquel sont associées deux fonctions (apertures et relâchement) :

- (3) Représentation phonologique du système vocalique du latin selon Schane (2005: 323)

[i:]	[i]	[e:]	[ɛ]	[a:]	[a]	[ɔ]	[o:]	[ɔ]	[u:]
V V	V	V V	V	V V	V	V	V V	V	V V
⌈		⌈		⌈			⌈		⌈
i	i	i	i	a	a	u	u	u	u
	a			a	a	a	a		
		a			a				

Dans (3) la particule [a] indique, pour les voyelles brèves, le relâchement, et pour les voyelles longues, la hauteur. Donc, [e] et [a] ont une particule d'aperture et se distinguent par la présence ou l'absence de la particule palatale [i] ([e] = {a, i}); en outre, les voyelles [a] longues et brèves ont deux particules d'aperture qui fonctionnent exclusivement pour réduire la hauteur. Le schéma reflète le principe selon lequel la voyelle [a] doit posséder le même nombre de particules d'aperture que les voyelles de chaque tonalité (deux, puisque [a] = \check{A} possède {a, a}), comme la tonalité la plus basse de la série palatale [ɛ] = \check{E} = {a, a, i} et la tonalité plus basse de la série vélaire [ɔ] = \check{O} = {a, a, u}). La composition particulière représentée en (3) respecte donc ce que Schane (2005: 315) appelle *loi d'aperture maximale*.

Conformément à cette loi, les voyelles [a] longues et brèves ont deux particules d'aperture qui fonctionnent exclusivement pour diminuer la hauteur. En fait, le relâchement est défini comme l'abaissement d'une voyelle de tonalité brève, donc, la voyelle brève [a], qui est une voyelle sans tonalité, ne peut pas être relâchée.

Suivant (2) et (3), les systèmes vocaliques à plus de deux degrés d'ouvertures nécessitent des occurrences supplémentaires de la particule [a] (qui désigne l'aperture) et la représentation phonologique du système vocalique roman commun prend dans cette phonologie la forme (4):

- (4) Représentation phonologique du système vocalique roman commun

[i]	[e]	[ɛ]	[a]	[ɔ]	[o]	[u]
V	V	V	V	V	V	V
i	i	i	a	u	u	u
	a	a	a	a	a	
		a		a		

Avec la disparition de l'opposition quantitative, la distinction de timbre devient le trait distinctif. Ainsi se crée le système roman majoritaire représenté

en (4) (roman commun), dont fait partie l'italien et dont les caractéristiques sont décelables dès les inscriptions pompéiennes.

En latin tardif les voyelles de tonalité brève en position accentuée deviennent des voyelles longues (qui avaient un degré de moins en hauteur) : [i]/[u] fusionnent avec [e, o]. En conséquence, le contraste en longueur était éliminé (5) :

(5)	[i]/[u]	[e]/[o]
	i u	i u
	a a	a a

Comme l'opposition de longueur avait cessé d'être distinctive et que toutes les voyelles correspondaient à un V unique, le relâchement interprété par la particule *la* a été également éliminé.

Dans le système vocalique latin, la neutralisation de l'opposition de longueur – et par conséquent de celle de relâchement (qui en dépend) – a favorisé les voyelles longues : dans les langues romanes la perte de l'opposition entre la voyelle tendue et la voyelle relâchée [i]/[i] (= \check{I}/\bar{I}) se fait au profit de la voyelle longue [i], et ce qui fonctionnait auparavant comme relâchement des voyelles brèves est réinterprété dans la phase de transition comme une réduction de hauteur vocalique ([i] = $\check{I}/[u]$ = \check{U} > /e/, /o/). De plus, les voyelles [e, o] sont réalisées comme des diphtongues ; en d'autres termes, les voyelles brèves ont été allongées : V → VV (en italien [je, uo] : it. *luogo* < LÖCUS et *piede* < PĚDE).

La stabilisation a résulté du fait que les voyelles [i, u] (\check{I}/\check{U}), ayant chacune une particule d'aperture : [i] = \check{I} = {i, a} et [u] = \check{U} = {u, a}, ont eu une représentation phonologique identique à celle de [e] et [o] (respectivement [e] = {i, a} et [o] = {u, a}), tandis que [e, o], avec deux particules d'aperture ([e] = {a, a, i} et [o] = {a, a, u}), ont constitué la nouvelle hauteur vocalique, la plus basse à l'intérieur de chaque tonalité.

La neutralisation du contraste voyelle longue/voyelle brève se produit au profit d'un allongement généralisé de la quantité brève (Ē, Ö) qui a donné, à notre avis, la diphtongaison croissante romane, tandis que \check{I} et \check{U} neutralisés ont subi une réduction d'un degré d'aperture (\check{I} \check{U} > e, o). L'origine du phénomène réside dans l'élimination du contraste de relâchement, et, par suite, de longueur, dans le système vocalique de transition. Cet allongement vocalique unifie la diphtongaison italo-toscane et la diphtongaison dite 'métaphonique' en un phénomène unique de diphtongaison spontanée et non conditionnée.

Dans la phase de transition, une fois disparues les oppositions de longueur (déjà affaiblies en latin tardif) et de relâchement, il est clair que d'autres moyens sont apparus pour exprimer les anciennes brèves Ē et Ö neutralisées ;

ainsi s'expliquent les diphtongues de l'italoroman [je, wə], conformes à l'allongement vocalique généralisé et sans opposition de [i:] (= Ī/Ī), [e:] (= Ě/Ě) et [u:] (= Ů/Ů), [o:] (= Ŏ/Ŏ). Selon ce point de vue, les origines proposées par Schürer pour la diphtongaison croissante de type métaphonique paraissent inacceptables. Dans cette optique, la diphtongaison romane croissante et la diphtongaison décroissante (*beiga* et *feimina* < /e/) reflètent une évolution par défaut, due à la neutralisation de l'opposition de longueur entre voyelles longues et brèves (Ě/Ě). C'est la raison pour laquelle dans les variétés romanes les voyelles hautes relâchées /ɪ/ et /ʊ/ sont absentes au niveau phonologique : dans la phase de transition, la neutralisation de l'opposition de longueur Ī/Ī (donc de [i/i:]) s'est produite au profit de [i:] (avec élimination de Ī - [i:]) et l'opposition de Ů/Ů (donc de [ʊ/u:]) au profit de [u:] (avec élimination de Ů - [ʊ]). En conséquence les voyelles hautes sont, par défaut, tendues dans les systèmes phonologiques des langues romanes. Par ce recours aux composants unaires pour interpréter la disparition de la quantité vocalique et les origines de la diphtongaison romane nous retrouvons une hypothèse déjà formulée par Straka (1956: 250)³⁷. La restriction des diphtongues italo-toscane aux syllabes ouvertes dépend de l'interaction avec l'évolution de la quantité consonantique. Des quatre combinaisons possibles en latin : 1) STĒLLA voyelle longue + consonne longue ; 2) SŌLUS voyelle longue + consonne brève ; 3) GŪTTA voyelle brève + consonne longue ; 4) GŪLA voyelle brève + consonne brève, la première (avec trois mores) et la quatrième (avec une more) ont été éliminées. La longueur (ou le relâchement) se réduit à un corrélat syllabique selon la distribution de CṼ (voyelle longue ou allongée en syllabe ouverte) et (C)ṼC (voyelle brève ou abrégée en syllabe fermée), jetant les bases d'une tendance à l'isochronie syllabique. La quantité vocalique est un trait non plus distinctif, mais distributionnel : [fa : to] / [fatto], [piede] / [petto].

Mais dans le sud, où le type syllabique (C)ṼC n'est pas marginal, les diphtongues 'métaphoniques', qui apparaissent en syllabes ouvertes et fermées (*cuerpu*, *lucco*), ne respectent pas la contrainte bimore, et la nouvelle distinction romane de quantité n'est pas spécifiquement, ni automatiquement, liée (dans le sens des syllabes isochrones) à la position tonique.

6. Le paradoxe de la métaphonie

De ce qui précède il résulte que la diphtongaison métaphonique observée dans le *Sidrac* n'est pas déclenchée par les voyelles désinentielles -Ī ou -U[M]. Les voyelles désinentielles atones /i, u/ n'exercent pas d'action assimilative sur la voyelle tonique précédente, il n'y a donc aucune action de la voyelle faible (atone) sur la voyelle forte (tonique), caractéristique en soi paradoxale de la métaphonie, contraire aux lois de l'assimilation, et ce bien que la métaphonie soit considérée

comme une assimilation. Il est également paradoxal que les alternances métaphoniques se situent à mi-chemin entre deux types morphologiques : un type concaténatif et un type non concaténatif ou interne. S'il est vrai que la voyelle tonique conserve sa proéminence phonique, la voyelle finale désinentielle (faible) reste pourtant une tête morphologique qui exerce son action par un processus d'interdigitation. Le fonctionnement est le suivant. Ainsi qu'il apparaît dans les alternances du *Sidrac bueno* 11r 15, f.sing. *bona* 35r7, m.pl. *bueni* 16r 23, f.pl. *bone*, le blocage de cette évolution spontanée se manifeste, dans le sud, lorsque le contexte comprend les voyelles finales non hautes /-a -e/ (-A, -AE), voyelles contenant ou bien une particule d'aperture |a| ou bien, en termes de phonologie des éléments, l'élément A. Nous avons défendu dans Russo (2007) que le développement varie selon que le contexte morphologique fournit ou non une spécification d'aperture vocalique, A dans la phonologie des éléments, lexicalisé, par exemple, dans le féminin. Cet élément A constitue un morphème fusionnel dont le contenu phonique est traité, via l'interdigitation de la tête, conjointement et non consécutivement à celui de son dépendant, comme dans la morphologie non concaténative ou interne. Dans cette perspective, la syllabation peut agir à partir du matériel phonique appartenant à plusieurs morphèmes et, au lieu de traiter successivement l'ensemble tête/complément, traite simultanément le contenu phonique de l'ensemble. La syllabation n'interprète pas seulement la linéarité des morphèmes, comme on l'admet généralement, mais la crée. Cette hypothèse traduit le fait que l'ordre linéaire des morphèmes est un effet du processus de linéarisation / syllabation. Conséquence inévitable, la phonologie produit en partie l'ordre des morphèmes et constitue la base de la morphologie. Dans cette optique, la linéarisation du gouvernement morphologique est rétrograde, tout comme est rétrograde la linéarisation structurelle.

Traditionnellement, la morphologie flexionnelle (fondée sur l'incorporation) reflète la structure syntaxique et est par conséquent dérivée. Cela vaut pour le Principe du miroir formulé par Baker (1985: 375) : « Morphological derivations must directly reflect syntactic derivations (and vice versa) », mais le contenu des morphèmes est aussi introduit successivement par Halle & Marantz (1993 ; 1994: 167-169) et Marantz (1997), dans le cadre de la morphologie distribuée. La linéarisation phonologique rétrograde est la cause majeure de l'inversion, strictement 'en miroir' observée dans les structures morphologiques dérivées. Concrètement la morphologie dérive de l'interprétation phonologique de structures syntaxiques tête/dépendant. Ceci convient à la description des morphologies concaténatives et suffixales, et reste valide également pour la morphologie non concaténative où la relation tête/dépendant est exprimée en termes de fusion et co-syllabation. De notre point de vue, le contenu phonique d'un morphème fusionnel (en ce qu'il est fusionné avec la base lexicale) peut être traité simultanément, et non pas consécutivement,

à celui de son dépendant. Ce trait est la source des fragments non concaténatifs dans une morphologie. Par conséquent, les morphologies concaténative et non concaténative ne sont *a priori* plus distinctes si ce n'est par l'interprétation morphologique.

La notion de linéarisation dérivée de la syllabation peut être étendue aux morphologies non concaténatives ou fusionnelles, dans lesquelles les morphèmes représentent des séquences discontinues. Par cette extension on admet que la syllabation, au lieu de traiter successivement la suite tête/complément, traite simultanément le contenu phonique de l'ensemble.

Par le fait que la syllabation soit à l'origine de la linéarité entre des morphèmes sans successivité temporelle, les morphologies concaténative et non concaténative ne sont pas foncièrement distinctes. Dans une morphologie concaténative ou séquentielle, c'est le mouvement qui attache les morphèmes. Mais le mouvement peut opérer à la joncture des morphèmes, y compris en l'absence de relations d'adjacence, ce qui constitue la base des morphologies non concaténatives.

Les morphologies concaténative et non concaténative ont des modes distincts de mise en relation des morphèmes : un mode séquentiel et un mode fusionnel. Dans le premier cas, la tête morphologique supérieure linéarisée comme suffixe (morphème tête) est syllabée en premier, suivie par la syllabation du dépendant, un autre suffixe ou le radical (et ainsi de suite du dernier suffixe au premier préfixe); dans ce type de morphologie la fusion se produit à la fin. Ce processus reflète aussi le caractère rétrograde de la linéarisation. Dans le cas de la morphologie non concaténative, la fusion par identification morphémique constitue l'opération initiale; cette dernière a pour effet l'interdigitation de la tête. Le trait à l'origine des fragments non concaténatifs d'une morphologie est le processus de fusion; il permet d'intégrer dans la racine les propriétés morphologiques qui identifient globalement l'objet phonologique construit.

Dans le sud, la propriété principale du morphème /A/ est d'être fusionnel : son contenu phonique est traité simultanément, et non pas successivement, à celui de son dépendant. Il s'agit d'un morphème lexical vocalique discontinu, greffé sur la racine, soumis à des règles dérivationnelles. Conséquence morphologique en salentin, cet infix, partie formative insérée dans la racine et détermination morphologique peut constituer une combinaison morphémique comprenant l'élément A et une autre voyelle (par exemple dans le féminin ou dans le singulier épïcène /-e/).

La configuration théorique proposée pour la fusion ou la co-syllabation peut être résumée par le schéma ci-dessous :

(6) *Interdigitation des morphèmes*

pedi pl. → *pede* sing. 'pieds/pied'

[A-CatégorieFonct(ionnelle) [p-i-e-d-i-CatégorieLex(icale) ou

[A-CFonct. [p-i-e-d-i-CLex.
 [A- CFonct. – CLex.-i-d-e-i-p
 [e°- CFonct. – CLex.- (e°)-d-p
 [(pe°)(de°) < CFonct.-CLex. >

Opération de fusion (morphologie non concaténative)

La linéarité des morphèmes n'étant pas présupposée, il devient nécessaire que l'analyse parte de l'identification catégorielle : A-Sing/N[om] ou A-F[éminin]/N ou A-F/Adj, etc.

Avec le morphème A inscrit dans le radical le paradigme illustre l'interdigitation des têtes :

(7) [Sing / [Ge [N
 Pl |
 | Ø
 A
 ((p) (e°))((d) (e°))

(8a) [i° - **PI** [p - d - **N**
 [e° - **Sing** [p - d - **N**
 A - **Sing/N** - d - i° - p
 Structure morphologique pede/piedi

(8b) [Ø - **PI** [p - i - d - **N**
 [_{No} **Sing** [p - d - **N**
 /
 i°
 +A

(9) e° - N / Sing
 /
 (d)
 /
 p
 ((p)(e°))((d) (e°))

Interdigitation des têtes

Dans les figures (8) la co-occurrence ou la présence simultanée de deux têtes, mobilisables par le processus de fusion ou de co-syllabation, est représentée par l'opération appelée interdigitation de la tête : le morphème /A/, associé

à l'aperture vocalique et au trait de singulier, est co-syllabé avec le morphème qui porte le trait nominal. (8) illustre la fusion des identifications morphémiques spécifiques de cette fusion, ce qui produit l'identification complexe (dérivée) (9). Ainsi la syllabation construit la linéarité sur la base de l'information lexicale (catégorielle et sémantique).

Cette explication implique deux choses : a) il existe en Italie méridionale un fragment de morphologie non concaténative ; b) les morphologies concaténative et non concaténative se distinguent uniquement par l'interprétation qui en est donnée. La divergence consiste dans le traitement successif ou simultané des morphèmes. Cette approche non autosegmentale de la morphologie non concaténative, où la linéarité des morphèmes est dérivée et non pas présumée, permet de rendre compte des fragments de morphologie non concaténative entrés dans une langue à morphologie par ailleurs concaténative, comme c'est le cas du salentin et aussi de l'italoroman méridional en général.

NOTES

1. En roumain seul /e/ a diphtongué. Le système vocalique intermédiaire à partir duquel s'est formé le roumain n'avait pas /ɔ/.
2. On suppose que dans des cas comme *cerise* et *piz* le /i/ est issu d'une ancienne triptongue [jej].
3. Pour la distribution géographique et contextuelle de la diphtongaison métaphonique, cf. Rohlf (1966-1969) ; et, pour une vue plus concrète sur la métaphonie en Italie, cf. Maiden (1991).
4. On connaît également son aire de diffusion : la Sicile entière, la majeure partie de la Calabre, une petite zone du Cilento et le Salento (dans les zones de l'Italie méridionale où le grec et le roman ont été en contact : le vocalisme sicilien correspond assez bien au vocalisme tonique du grec commun, Fanciullo 1996).
5. Ce système phonologique doit être entendu comme caractéristique non seulement de la ville de Brindisi mais du Salento septentrional (avec quelques zones centrales).
6. L'absence de métaphonie, dans ces formes de singulier opposé au pluriel, peut être ramenée à des motivations d'ordre morphologique : le terme emprunté *regno* 4v 15 fournit un exemple de blocage de la métaphonie au singulier.
7. Cf. aussi *nulla persone* 8v 19, *la sua persone* 14r 6, *quella persone* 15v 36 et *ad multe persona* 22r 28 ; mais *personi* 47v 17, *tre persone* 3r 17 ; *milli personi* 49r 21, *multe persone* 14r 7.
8. *Et venerà tiempo* 26v 28, *in omne tiempo* 40r 24, *in poco tiempo* 43v 7, *tiempo* 50r 5 (mais la diphtongue n'est pas représentée dans *tempo* 4v 9) ; *un poco de viento* 31r 38, *Lo viento* 34r 26, *de viento* 34r 31 (mais *lo vento* 5r 22, 20v 32) ; *nullu siervo* 14v 5 (*lu servo* 6r 39) ; *viermi* 40v 34 ; 13v 33 (mais *altri vermi assay* 13v 34) ; *dienti* 8r 34 (*denti* 23r 2) ; *li piecci de la petra* 45v 21 ; *quillo vassiello d'acqua* 3r 18, *vassiello*

3v 22, 3v 39, 8r 33, *vassiellu* 8r 32, *vassello de terra* 3r 15 ; cf. mais *lo cervello* 15v 22, *cirvello* 19r 9, *allo cirvello et lo cirvello* 29r 5-6. À l'exception de *cirviello* et *vassiello* on trouve toujours *-ello* : *ribello* 4v 27 ; *castello* < CASTĒLLUM 16r 6 ; *li sua castelli* 16r 16 ; *lo martello* 17v 13 ; *preso uno cortello* 2r 28 ; *quillo granello* 23r 22 ; *martello* 17v 11 ; *novello* 19r 20 ; *vitello* 15v 3 ; *le rannitelli* 5v 1. La diphtongue n'est pas représentée dans *li nervi* 15v 22, *li nerbi* 15v 23.

9. Cf. *in quisto sieculo* 6v 24, *sieculo* 9v 36, 17r 3, 39r 23, *lo sieculo* 6r 12 (mais *quisto seculo* 5r 37, *lo seculo* 6r 9) ; *alli piedi* 14v 20, *in pie'* 14v 27, opposé à *lo sua pede* 26r 3.

10. Les exemples des anciens vulgaires italiens sont tirés de la base de données du TLIO (www.vocabolario.org) et le mode de citations suit les usages du LEI.

11. La diphtongue n'est pas représentée non plus dans *bello colore* < BĒLLU 44v 8 (et *la bella como la leyda* 25r 9) ; *dece iurni* 2r 2, *dece* < DĒCEM 2v 15 (et *deyce* 2v 38, *alle deyce iurni*, *deyce volte* 16r 45, 29v 21, *deyce cose* 29v 24, *per deyce anni* 44r 9, *deyce homini* 45v 14, avec approximante due à l'affriquée suivante ; dans les anciens vulgaires italiens on a d'abord *diece* et ensuite *dieci* : a.flor. *diece* 1260-61env. Latini, PoetiDuecentoContini, TLIO), (*lo inferno* 2r 36, 4v 16, *lo terzo* 5v 10 ; (*lo pecto* 5r 22 ; 27r 4 ; *menbro* 5v 18, *lo tua menbro* 22v 7, *menbri* 5v 20, *alli menbri* 15r 39, *doy menbri* 23r 6, *li menbri* 29r 6, *lo verache deo* 2r 17, *de lo sua deo* 2r 39, *lu tua deo* 2r 44 (en situation de hiatus le Ē ne se ferme pas en *i* devant *-a*, *-o* < *-O*, *-U*, à la différence du toscan), *li soy dei* 2r 20 ; la diphtongue n'est pas représentée non plus dans les métaplasmes de 3^e à 2^e déclinaison dans *septe(m)bro* 32v 39, *decembro* 32v 40.

12. Cf. *li tua comandamienti* 50r 27 ; *li nove comandamienti* 7r 26, face à *comandamente* 2r 19 et à *comandamento* 2v 33 ; *per lo sua incantamento* 3r 42 et *incantamenti* 31r 11 ; cf. aussi *-mento* /-i : *abbactimento* 34r 9 ; *assentimento* 26r 13 ; *avanzamento* 11v 3 ; *calzamento* 51v 38 ; *castigamento* 16r 45 ; *comenzamento* 3r 15 ; *finimento* 3r 15 ; 4r 29 ; *formamento* 5r 20 ; *tenimento* 3r 34 ; *quillo criucifigimento* 4r 10 ; *confundimento* 4r 8 ; *intendimento* 5r 29 ; *sguardamento* 7r 18 ; *l'ammentamento* 6r 21 ; (*lo*) *vestimento* 5v 19, 8r 11, 44v 2 ; *vestimenti* 12v 29 ; *razonamenti* 2v 30 ; *quisti alimenti* 5r 19 ; *tucti li argumenti* 7v 36 ; *li sie[n]timenti* 40r 8.

13. Cf. *splandienti* m.pl. ; *resplandienti* (occhy) 12r 12, *resplandienti* 49r 27 ; (*cose*) *presienti* 49v 15, mais *le presenti* (*cose*) 50r 2 ; subst. *li tua parienti* 3v 21, *da li parienti* 35v 38, *parienti et amici* 43r 6 ; (*li*) *serpienti* 14r 15, 21v 33, 45v 16 (mais *li serpenti* 14r 14 et *li serpi* 40v 35) opposé à *serpente* sing. 5v 24, 21v 34, 46v 15.

14. Cf. aussi (*lo popero comu lo ricco*) *contienti* 18r 17 (face à *contente* m. pl. 27v 4 et *contenti* m. pl. 36v 2) opposé à *seray contente* m.sing. 33v 25, (*quillo*) *contente* 37r 33 ; *essere contente l'uno da l'altro* 32r 29, *l'uno stecte contente* 32r 28 ; mais *contento* 18r 27 (*ell'è contento* [*lo popero*]).

15. Cf. *di duelo e di dam(n)ai* 11r 23, *grande duelo* 40r 16 ; *maiore sueno* 'suono/son' 23r 14 ; *lo cuerpo* 7v 34, *al cuerpo* 53r 6 (mais *lo corpo* 2r.4 *senza corpo* 3r 5).

16. Mais [*osso*] *longo* 45v 22 et *altri lunghi* [*scil. pisci*] 45v 8, emprunt toscan étant

donnée l'anaphonèse *longus, longhe gambe 46r 21, longa onghia 46r 21. La diphtongue est absente dans les cas suivants: ioco 42v 23, modo 7r 13, posto 18r 20, longo 5v 41; li homini 2r 4, li bueni homini 4r 13, lu corpo 7v 20, 7v 31, etc.

17. Cf. *in omne* lucco 40r 5, *in lucco loro* 4v 9, *al lucco* 4v 11, *altro lucco* 4v 24, *in uno lucco de fueco (purgatoriu)* 7v 8, *quillo lucco* 7v 8, 8v 9, 25v 14, *de lu lucco* 36v 1, *quillo medesimo lucco* 8v 5, *in lucco de lo forfacto* 8v 22, *in uno aspro lucco* 14r 27, *lucco* 29r 9, *profundo lucco di mare* 23v 12, *de lu lucco sua* 28r 22, *in alcuno lucco* 20v 31, *in qualunca lucco* 28r 8, *Lo più sano lucco* 29r 12, *tene lucco* 32r 12, *chi tenerà sua lucco* 32r 13, *lu lucco* 40v 7, *in menzo lucco* 50v 2 (mais *in bono loco* 15v 35); *multi lueghi* 20v 6, 20v 17, 21r 11, *lueghi più infirmi* 29r 15, *in più luechi* 21r 34, *per multi luechi* 23v 3; < FOCUS: *al fueco* 8v 37, 13r 2, 14v 33, *una spata de fueco* 3v 42, *in uno fueco* 4v 31, *De lo celestiale fueco* 5r 24, *uno muro de fueco* 5v 29, *lu fueco de lo muro* 5v 33, *de ayro et de fueco* 7v 21, *del fueco* 8v 22, *dal fueco* 15v 43, *lu fueco* 8v 26, 8v 34, 14r 35, 20v 10, 8v 23, 34r 35, 36 *fueco et ayro* 14r 37, *lo fueco* 8v 35, 8v 38, 9v 3, 22v 24, 12v 35, 14v 42, 15r 37, 34r 34, 34v 27, 28, 39r 34, 17r 36, *tucto fueco de lo mundo* 8v 26, *in lu fueco gectata* 11r 14, *in fueco* 39v 30, *grande fueco* 12v 33, *quillo fueco* 12v 34, 36v 18, 14v 43, *fauno fueco intorno* 14v 39, *in lo dicto fueco* 14v 46, *de fueco* 17v 1, *uno fueco* 20v 22, *natura de fueco* 21r 21, *un pericoloso fueco* 21r 29, *nel fueco de lo 'nferno* 25v 26, *per fueco* 28v 33, *lo dricto fueco* 34r 36, *de un gran fueco* 36v 14, *multo fueco* 40v 7, *lucco di fueco* 40v 28 (mais *al foco* 3v 24, *da lo foco lo calore* 5r 20); < BONUS: *lo tua bueno deo* 3r 42, *lo bueno* 3r 43, *bueno et liale* 3v 7, 16v 21, *bueno et leale* 3v 12, *bueno et iusto* 4r 36, *lu bueno angelo* 5r 13, 7v 9, *un bueno amico* 11r 15, *lu bueno homo* 12v 20, *bueno viso* 24v 3, *Ède bueno* 35r 6, *li bueni costumi* 16r 23, *so' bueni* 5v 8, 8v 2, *li bueni* 7r 15, 8v 25, 10r 2, 36r 38 (mais *lo bono servo* 8v 27, *li boni* 10r 4, 11r 4) opposé à *bona anima* 8r 11, (*mulhere*) *bona* 35r 7, *bona femina* 35r 8.

18. Le phénomène touche d'autres vulgaires anciens, cf. Russo 2007: 41 suiv. et bibliographie; pour la Lucanie, Braccini 1964: 246-249 indique des réductions analogues: *lugo*, *fuco*.

19. On trouve *o* en présence de *-i*, *-o* (/u/): *morto et sepelito* 5v 7; *uno corno* 45r 15; *grosso collo* 54r 16; *lo morso* 39r 20, *osso* 15v 19; *morti* 2r 10, 3v 11, *li morti* 4v 11, *li occhi* 2v 20, 5r 26, *alli ochy* 15r 39. Pour de nombreux mots proparoxytons la documentation médiévale nous permet de vérifier combien l'absence de diphtongues est un phénomène ancien: *filosofo* 2r 18; *astrologo* 2r 18, *astroloco* 48v 27; *demonio* 2v 14, *lo demoniu* 6r 17 (et aussi *li demonii* 8v 7, terme adapté dans le sud, avec une voyelle tonique ouverte), mots savants et *stomaco* 33r 33, mot populaire.

20. Cf. *lo frido* 12r 28, *ca frido non vole caldo* 13v 11, *né lo caldo lo frido* 13v 12, *grande frido* 20v 15, *da lo frido et da lo caldo* 29r 13, *frido homo* 34v 22 (mais *fredo* 9v 4), *so' fridi et umidi* 35v 6 opposé à (*vidanda*) *freda* 15v 21, *de natura freda* 20v 4, (*vivande*) *frede* 15v 26, (*herbe*) *frede* 15v 2, *s'ella è freda* 15v 5, *multa freda* 20v 8, *l'acqua chi è freda* 21r 21, *freda natura* 32r 37, (*femina*) *freda* 34v 21; *lo umido vence lo sicco* 13v 15, *frido et sicco* 35v 8, *caldo et sicco* 35v 10 (mais *né l'umido lo secco* 13v

12, *seccho* 11r 30 et *secchi* (*flori*) 13v 21); *uno vaso di vitro* 19v 16; *lo pilo* 33v 20; *a lo più spissu* 4v 31; *la vergene Maria* 36v 19, *sua matre vergene* 47v 28, *homini et femine si poteno dire pulcelle ma non vergini* 34v 14, *vergini* 34v 14.

21. Les continueur de ILLE sont utilisés aussi comme pronoms neutres: *illu convene* 16v 2.

22. Pour les textes méridionaux de la même époque, une documentation semblable, plus large, se trouve chez Braccini 1964: 310-311. L'emploi de la forme réduite de l'article est aujourd'hui limitée à la position prévocanique, comme c'est le cas dans une partie de la Toscane. Cette restriction ne vaut ni pour le *Sidrac* ni pour les exemples recueillis par Braccini.

23. Cette classe morphologique comprend les substantifs neutres de 2^e déclinaison (avec conversion du neutre pluriel dans la classe homophone du féminin pluriel), qui conservent le pluriel en *-a* comme les f.pl. *bracza* ou *menbra* (*ginochye* aussi est neutre à l'origine). Mais la même classe comprend aussi quelques substantifs masculins à l'origine, employés au pluriel comme neutre de sens collectif (*dita* et *mura*), auxquels s'associe le morphème collectif *-a* avec syncrétisme grammatical dans la classe des féminins pluriel et conservation du trait de nombre. La conversion de *-a* dans la classe de féminin pluriel engendre des paradigmes hétéroclites qui opposent pour le genre un masculin singulier métaphonique et un féminin pluriel non métaphonique: m. sing. *luco* / f.pl. *locore*.

24. Mais aussi f.pl. *queste ricchezze so'quelle* 25v 36, *rechecci* 17r 8. Cf. f.sing. *nulla gravecce* 5r 17, *allegrecze* sing. 10v 14, *la grandecce* 53v 28, *per sua debilecce* 39r 2, *per la ritondecce del mundo* 20r 5, *la clarecce del sole* 20r 5, *l'altecce et per la bassecce de li parti* 20r 6, *la sua longecce* 20r 17 (face à *longecza* 20r 11), *la sua grossecce* 20r 17 (face à *la grossecza* 20r 21) et le type toscan *amplecca* 3r 4, *longecza* 3r 5, *la ispe [sse] cza* 20r 29.

25. Cf. *seraiu priso* 8r 24 (mais *preso uno cortello* 2r 28); *lo drictu camino* 37r 6 (cf. aussi 4v 27), *illu drictu* 6r 36 opposé à *directa natura* 15r 28; *li misi* 54r 25, *tre misi* 32v 36, *dudeci misi* 32v 36; *piso de lo piombo* 25r 2.

26. Cf. aussi *lo mundo rutundo* 19v 43, *rotundo comu una palla* 20r 18, *ritundo* 5r 20, *uno pertuso ritundo* 53v 25 (mais *uno pertuso ritondo* 53v 28); *lo russo de l'ovo* 19v 41, *lo russu, oy giallo* 19v 41; *palaczo ructo* 20r 21; *lo mundo allumina* 29v 32; *tucto lo mundo* 2r 33; *in profundo* 45v 4; *terzo iurno* 2r 2 (mais *iorno* 9r 36, *tucto iorno* 14r 9); *de curso* 20r 10.

27. Cf. aussi *l'altri coluri* 44v 2, *de coluri* 54r 25, mais *colori* 44v 2, 15v 1; *lu pomo* 6r 6, *un pomo* 19v 43; *voy* 2r 36, 2v 7; *noy* 8v 28; *perdono* 2v 35; *uno solo* 38v 22; *li dodichi signi* 35v 4; *abacteray dodeici* 53r 46.

28. Mais aussi *l'uno è curruchato et l'altro è gioso* 13r 30; *periculosu* 8r 20; *quillo precioso corpo* 4r 9; *dilectoso loco* 5v 7. Dans le *Sidrac* le suffixe -ŌSU n'exerce pas de pressions analogiques sur les termes comme le substantif PERTŪSU qui présente les deux allomorphes pluriels masculin et féminin, mais sans alternance de la voyelle

tonique selon les attentes étymologiques pour Ū: *uno pertuso* 10r 25, *septe pertusi* 5r 22, *le pertusa* 23r 36.

29. Mais aussi *li loro filholi* 13r 29, *lo loro filholo* 13r 30.

30. Cf. aussi *traguni* 21v 33; *lo garzone* 34v 34 opposé à *Li garzuni* 12r 18, 30v 42; *al piczolo colhone* 45r 10 opposé à *doy colhuni* 45r 8; *li quactru cantuni* 4r 12 (mais *li quactru cantoni de l'abergo* 4r 4); forme régulière: *uno capone* m.sing. 21v 37.

31. Cf. aussi *doy staiuni l'anno* 32r 30; *li quactru complexiuni* 13v 10; *questa razione* 8r 21; *razione* 3r 35 opposé à *di boni raczuni* 15v 34, *per multi raczuni* 16r 20, *altri raczuni* 23r 27, *tre raczuni* 33v 4. Mais le modèle métaphonique est absent dans quelques féminins comme *persecucioni et tribulacioni* 7v 4; *li dominacioni* 4v 40, par analogie au fait que le féminin des adjectifs et des substantifs de 1^{re} déclinaison se caractérise par l'absence de métaphonie ou par une inclinaison vers le standard toscan.

32. Cf. aussi *li sua fiuri* 22v 24 (mais *secchi fiori* 13v 21); mais *maiori* 4v 30 et *li omori* 33r 33.

33. Cf. aussi *tocta* (*ymagine*) 2v 14, *tocta belletate* 5r 16, *tocta la terra* 3v 33, *ella è tocta incantata* 3v 23, *tocte le altre creature* 2r 33, *tocte queste cose* 4r 1, *tocte quelle cose* 5r 17, *tocte le toe bestie* 3v 19 opposé à *veiano tuctu in deo* 5r 17, *tucto lo mundo* 2r 33, *tucto iorno* 14r 9, *tucti li altri ydoli* 2r 22.

34. Les exemples ci-dessus montrent une évolution apulienne et non salentine, déjà à l'œuvre dans la zone de transition, et contribuent à situer le *Sidrac* à la limite septentrionale extrême du Salento.

35. *Memorie e documenti per servire alla storia del ducato di Lucca*, V.3 [documents du x^e siècle], *Atti della Reale Accademia lucchese*, Lucca: chez F. Bertini, 1841 [réimpression facsimile 1971], 445 et 611.

36. V.2, 590.

37. « Nous sommes en effet persuadé que les causes de la diphtongaison spontanée des voyelles non seulement fermées, mais aussi ouvertes, résident dans la durée longue des voyelles accentuées et que cette diphtongaison n'a rien de commun avec la diphtongaison conditionnée ».

RÉFÉRENCES

- AEBISCHER, Paul (1944). Les plus anciens témoignages de la diphtongaison de E et O libres en Italie. *Zeitschrift für romanische Philologie* 64 : p. 364-370.
- ALONSO, DAMASO (1972) [1962]. Diptongación castellana y diptongación románica. Dans *Obras completas. I. Estudios lingüísticos peninsulares* : p. 41-71. Madrid, Gredos.
- ASCOLI, GRAZIADIO ISAIA (1873). Saggi ladini. *Archivio glottologico italiano* 1 : p. 1-573.
- BAKER, Mark (1985). The Mirror Principle and Morphosyntactic Explanation. *Linguistic Inquiry* 16 : p. 373-415.
- CASTELLANI, Arrigo (1961/1980). Sulla formazione del tipo fonetico italiano. *Studi Linguistici Italiani* 2 : p. 24-45 (rééd. : Castellani 1980, vol. I : p. 73-95).

- CARR, Phil ; DURAND, Jacques ; EWEN, Colin (eds.) (2005). *Headhood, Elements, Specification and Contrastivity*. Amsterdam : John Benjamins.
- CASTELLANI, Arrigo (2000). *Grammatica storica della lingua italiana. I. Introduzione*. Bologna : Il Mulino.
- CASTELLANI, Arrigo (1965/1980). La diphtongaison des *e* et *o* ouvertes en italien. Dans Georges, Straka (ed.). *Actes du X^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes* (Strasbourg, 1962), Paris : Klincksieck : p. 951-964 (rééd. : Castellani 1980, vol. I : p. 123-138).
- CASTELLANI, Arrigo (1980). *Saggi di linguistica e filologia italiana e romanza (1946-1976)*. 3 vol., Roma : Salerno Editrice.
- CASTELLANI, Arrigo (1962/1980). Quelques remarques à propos de la diphtongaison toscane. Réponse à M. Schürr. Dans Castellani, Arrigo (1980). *Saggi di linguistica e filologia italiana e romanza (1946-1976)*, 1980. I : p.139-145. Roma : Salerno Editrice.
- CASTELLANI, ARRIGO (1970/1980). Ancora sul dittongamento italiano e romanzo (Seconda risposta a Friedrich Schürr). Dans *Saggi di linguistica e filologia italiana e romanza (1946-1976)*. I : p. 156-171. Roma, Salerno Editrice.
- DANILOFF, Raymond G. ; HAMMARBERG, ROBERT E. (1973). On defining coarticulation. *Journal of Phonetics* 1 : p. 239-248.
- DRESSLER, Wolfgang U. (1985). *Morphonology. The dynamics of derivation*. Ann Arbor : Karoma Press.
- DURAND, Jacques ; NGUYEN, Noël ; WAUQUIER-GRAVELINES, Sophie (eds.) (2005). *Phonologie et Phonétique : forme et substance*. Paris : Hermès.
- FANCIULLO, Franco (1989). Tra neogreco e italiano. *Rivista di linguistica* 1.2 : p. 277-300.
- FANCIULLO, Franco (1995). Un caso salentino di mutamento fonetico sotto condizioni lessicali. Dans Ajello, Roberto ; Sani, Saverio (eds.). *Scritti linguistici in onore di Tristano Bolelli*. p. 225-238. Pisa : Pacini.
- FARNETANI, Edda (1997). Coarticulation and connected speech processes. Dans Hirst, William J. ; Laver, John (eds.). *The handbook of phonetic sciences*. p. 371-404. Oxford : Blackwell.
- HALLE, MORRIS ; MARANTZ, Alec (1993). Distributed Morphology and the pieces of inflexion. Dans Hale, Kenneth ; Keyser, Samuel Jay (eds.) *The View from Building 20. Essays in Linguistics in Honor of Sylvain Bromberger*. p. 111- 176. Cambridge Massachusetts/London, MIT Press.
- LAUSBERG, Heinrich (1965-1966) [1956-1962]. *Lingüística románica. Vol. 1 : Fonética. Vol. 2 : Morfología*. Biblioteca Románica Hispánica. III. Manuales, 12. Madrid : Gredos.
- LEI = Pfister, Max 1979-. *Lessico Etimologico Italiano*. Wiesbaden : Reichert. (à partir du fascicule 72, 2002, co-dirigé par Wolfgang Schweickard).
- LEONARD, Clifford S., Jr. (1978). *Umlaut in Romance. An essay in linguistic archeology*. Grosse-Linden : Hoffman.

- MAGEN, Harriet S. (1997). The extent of vowel-to-vowel coarticulation in English. *Journal of Phonetics* 25 : p. 187-205.
- MAGNO CALDOGNETTO, Emanuela (1980). *La coarticolazione. Introduzione agli aspetti dinamici della produzione della parola*. Padova : CLESP.
- MAIDEN, Martin (1985). 'Displaced' metaphony and the morphologisation of metaphony. *Romance philology* 39 : p. 22-34.
- MAIDEN, Martin (1989). Sulla morfologizzazione della metafonesi nei dialetti italiani meridionali. *Zeitschrift für romanische Philologie* 51 : p. 111-139.
- MAIDEN, Martin (1991). *Interactive morphonology. Metaphony in Italy*. London : Routledge.
- MARANTZ, Alec (1997). No escape from syntax : don't try Morphological analysis in the privacy of your own Lexicon. Dans Dimitriadis, Alexis ; Siegel, Laura ; Surek-Clark Clarissa ; Williams Alexander (eds.). *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics 4, Proceedings of the 21st Annual Penn Linguistics Colloquium*. p. 201-225. Philadelphia, Pennsylvania : Pennsylvania State University.
- MENZERATH, Paul, LACERDA, Armando de (1933), *Koartikulation, Steuerung und Lautabgrenzung*. Berlin/Bonn : Dümmler.
- MEYER-LÜBKE, Wilhelm (1890). *Grammatik der romanischen Sprachen. Erster Band : Lautlehre*. Leipzig : Reissland.
- ÖHMAN, Sven E. G. (1966). Coarticulation in VCV utterances : spectrographic measurements. *Journal of the Acoustical Society of America* 39 : p. 151-168.
- PATOTA, Giuseppe (2007). *Nuovi lineamenti di grammatica storica dell'italiano*. Bologna : il Mulino.
- RECASENS, Daniel (1987). An acoustic analysis of V-to-C and V-to-V coarticulatory effects in Catalan and Spanish VCV sequences. *Journal of Phonetics* 15 : p. 299-312.
- ROHLFS, Gerhard (1966-1969). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. 3 vol. Torino : Einaudi.
- ROUSSELOT, Jean Pierre (1901-1908). *Principes de phonétique expérimentale*, 2 vols. Paris-Leipzig : Welter.
- RUSSO, Michela (1995-1996). *La Métaphonie en napolitain*. Mémoire de DEA Université Paris 8.
- RUSSO, Michela (2001). La metafonía italiana centro-meridionale : davvero una metafonía ? *Revue de linguistique romane* 65 : p. 463-508.
- RUSSO, Michela (2002). Metafonía opaca e differenziazione vocalica nei dialetti della Campania. *Zeitschrift für romanische Philologie* 118 : p. 195-223.
- RUSSO, Michela (2004). La metafonía napoletana e la sottospecificazione degli elementi. Dans Meisenburg, Trudel ; Selig, Maria (eds.), *Nouveaux départs en phonologie. Les conceptions sub- et suprasegmentales* : p. 49-76. Tübingen : Narr.
- RUSSO, Michela (2007). *La metafonía napoletana : evoluzione e funzionamento sincronico*. Bern : Peter Lang.
- SÁNCHEZ MIRET, Fernando (1998a). Aspectos de la metafonía en los dialectos italianos.

- ¿Hubo realmente diptongación de/E, O/condicionada por (-i, -u)? Dans Ruffino, Giovanni (ed.). *Actes du XXI^e Congrès International de Linguistique et Philologie romanes*. Palermo, 18-24 septembre 1995 : p. 361-369. Tübingen : Niemeyer.
- SÁNCHEZ MIRET, Fernando (1998b). *La diptongación en las lenguas románicas*. LINCOM Studies in Romance Linguistics, 4. München : Lincom Europa.
- SÁNCHEZ MIRET, Fernando (1999). Assimilazione a distanza fra vocali nei dialetti italiani : fonetica e spiegazione del cambiamento. Dans Benincà, Paola, Mioni, Alberto, Vanelli, Laura (eds.). *Fonologia e morfologia dell'italiano e dei dialetti d'Italia. Actes du XXXI^e Congrès de la Société de Linguistique italienne*. Padova, 25-27 septembre 1997 : p. 269-290. Roma : Bulzoni.
- SAUZET, Patrick (1994). *Extension du modèle a-linéaire en phonologie. Syllabe, accent, morphologie*. Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches. Université de Paris 7.
- SCHÜRR, FRIEDRICH (1918). *Romagnolische Dialektstudien I. Lautlehre alter Texte*. Wien.
- SCHÜRR, Friedrich (1936). Umlaut und Diphthongierung in der Romania. *Romanische Forschungen* 50 : p. 275-316.
- SCHANE, Sanford A. (2005). The aperture particle *lal*: its role and fonction. Dans Carr-Durand-Ewen 2005: p. 313-338.
- SGRILLI, Paola (ed.) (1984). *Il "Libro di Sidrac" salentino*. Pisa : Pacini.
- SIEVERS, EDUARD (1901). *Grundzüge der Phonetik zur Einführung in das Studium der Lautlehre der indogermanischen Sprachen*. Leipzig : Breitkopf & Härtel.
- STRAKA, Georges (1959). Durée et timbre vocaliques. Observations de phonétique générale, appliquées à la phonétique historique des langues romanes. *Zeitschrift für romanische Philologie* 12 : p. 276-300.
- STRAKA, Georges (1956). La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques. *Revue de linguistique romane* 20 : p. 249-267.
- TLIO = Base de données du *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, dirigé par Pietro Beltrami, *Opera del Vocabolario Italiano* – Centro del C. N. R. presso l'Accademia della Crusca (www.vocabolario.org).
- TUTTLE, Edward Fowler (1985a). Editor's note : Morphologization as redundancy in Central Italian dialects». *Romance philology* 39 : p. 35-43.
- TUTTLE, Edward F. (1985b). Morfologizzazione della metafonesi nel ragusano. Postilla morfologica alla "Fonetica... di Ragusa" di Giorgio Piccitto. Dans Ambrosini, Riccardo (ed.). *Tra linguistica storica e linguistica generale. Scritti in onore di Tristano Bolelli* : p. 323-334. Pisa : Pacini.
- TWADDELL, W. Freeman (1957) [1938]. A note on Old High German Umlaut. Dans Joos, M. (ed.). *The development of descriptive linguistics in America since 1925* : p. 85-87. Washington, American Council of Learned Societies.
- VÄÄNÄNEN, Veikko (1966). *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*. 3^e édition augmentée. Berlin : Akademie-Verl.

ABSTRACT

Traditionally, metaphony is considered triggered by the inflexional unstressed high vowel with the adjustment of the tonic vowel towards the final vowel. The authors call into question this view and retain that the high inflexional vowels *-i* and *-u* do not cause the diphthongization of the tonic vowel in Romance languages. The particle phonology approach makes it possible to formulate through a phonological ionization that this evolution can be interpreted, just as any spontaneous change, as a modification of the segmental underspecification. This process took place following the dephonologisation of the vocalic quantity from Late Latin. In Classical Latin quantity was phonologically relevant. Subsequently quantity was automatically determined by the structure of the syllable: the tonic vowels were long in open syllables and short in closed syllables. In the metaphony, the number and the gender are carried out by the tonic vowel and the grammatical marking ensured by the inflexional vowel determines its anticipation on the tonic vowel. In this operation with internal marking, the morphological value can be reduced to an element which lends itself to an interpretation by combination with other vocalic material. This element is active by blocking a spontaneous evolution (the diphthongization) in tonic vocalism. Italo-Romance is thus located between two morphological types: the concatenative type and the non-concatenative type; it behaves like Semitic languages with internal morphologies (interdigitation). This article highlights that the various morphological types attested in the languages can only be the two-mode realization of the same subjacent organization. In this article one also asks the question about how to relate an abstract necessary structure (composed by functional heads or category heads and their complements) and its phonological realization. Syllabification guarantees a linear successive realization of the morphological elements, but it is also able to provoke their co-realization in a format of fusion. In this way, the phonic content of the morphemes specifies the interpretation of the structural dependence.

KEYWORDS

Metaphony, diphthongization, internal marking, phonological ionization, interdigitation.